

4448

Bi-Mensuel

PARIS-ORLÉANS

fin mai 1930

9^e Année

N° 183

Organe d'éducation, de réalisation, de camaraderie individualiste anarchiste

L'en dehors



Albert LIBERTAD

Les Camarades adresseront tout ce qui concerne *L'en dehors* à E. ARMAND 22, cité Saint-Joseph, ORLÉANS

ABONNEMENT MINIMUM. Un an : 10 fr. » ; Extérieur : 15 fr. »
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE :
à 3 exemplaires de chaque numéro .. Un an : 24 fr. » ; Extérieur : 36 fr. »
à 5 exemplaires de chaque numéro .. Un an : 36 fr. » ; Extérieur : 52 fr. »
Tout exemplaire d'une date antérieure à l'année courante : 0 fr. 75
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 60 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés de l'affranchissement nécessaire.

Les BALADES de *L'en dehors*

DIMANCHE 8 JUIN 1930

JOURNÉE DE PLEIN AIR EN BANLIEUE DE PARIS à MANDRES, sur les bords de l'YERRE

Abri assuré en cas de mauvais temps

Rendez-vous gare DE LYON (P. L. M.), à 11 h. 30 très précises. Pour les retardataires, prendre billet pour BRUNOY et, au sortir de la gare, prendre la rue des Vallées, suivre cette rue, en traversant Brunoy, jusqu'à Mandres, où elle continue sous le même nom. Le lieu du rendez-vous est au n° 23, propriété privée dite LES TOURELLES, à Mandres. Les indications voulues seront fournies par flèches E. D. (Des départs de la gare de Lyon ont lieu très souvent pour Brunoy). SE MUNIR DE PROVISIONS.

SOUVENIRS

LE VERBE

Alors que tout semble endormi : les puissants en un far-niente tranquille, les souffrants en un sommeil fait de lassitude et d'épuisement ;

Alors que les gouvernants tondent les gouvernés, que les prêtres et les savants patentés trompent le peuple, que les seigneurs pressurent les serfs et que les patrons volent les ouvriers ;

Alors que, en des heurts sanglants, des frères de misère couvrent la terre du meilleur de leurs veines, sous l'œil féroce ment attendri de leurs maîtres, que des miséreux à buffleterie protègent la propriété contre les miséreux en blouse ;

Alors que tout semble aller pour le mieux en le meilleur des mondes ;

Alors, dis-je, prompt et terrible comme la foudre, le Verbe passe...

Et cette fausse tranquillité, cette accalmie faite de lâchetés, de concessions, de perversions, cet arrêt inutile dans l'éternelle marche en avant, apparaît dans toute sa laideur.

Période néfaste, où les consciences s'aveuillent, où les corps s'émasculent ; tour à tour moqueur et sévère, insinuant et violent, le Verbe la dissèque.

Sa voix retentit du château à la chaumière, de l'usine au palais.

Il frappe le puissant à la joue, il pousse rudement le veule esclave, il violente les peuples pour les amener vers la lumière.

Il brise, comme un hochet, le sceptre des rois, le sabre des soudards ; à son passage souvent les têtes roulent à la lueur de violents incendies empourprant l'horizon.

Qu'est-il donc ? Il est le cri trop longtemps comprimé des souffrances humaines.

Il est la haine des chaînes morales ou physiques ; il est le désir de vie et de liberté.

A travers les âges et les légendes, il a passé sous des milliers de noms et de formes.

Il est Prométhée, Lucifer ou Azraël levant l'étendard de la révolte contre les Dieux ; il est Caïn contre Abel ; il est Jésus chassant les marchands du Temple.

Albert LIBERTAD (1876-1908) fut l'initiateur et l'animateur du journal *l'anarchie* (premier numéro : le 13 avril 1905). Son nom disparaît de la manchette de cet hebdomadaire le 17 novembre 1908, au lendemain de sa mort. Certains de ses articles ont été édités sous forme de brochures (et même traduits, en espagnol par exemple) : *Le Travail antisocial* et les mouvements utiles, le Culte de la charogne, la Joie de vivre, *La Liberté*, Nous allons, *Ultime Bonté* (ces quatre derniers par les éditions de l'en dehors).

C'est sa voix puissante qui soulève les Albigeois, les Jacques, Jean Huss et la Bohême, les Anabaptistes ; et les châteaux brûlent et les seigneurs tremblent.

Puis il est partout à la fois : les arts font leur Renaissance, les mœurs font leur Réforme.

Il est Galilée jetant son *e pur si muove* à la face du tribunal de l'Inquisition.

Et comme tout s'endort, c'est lui encore, toujours, qui réveille les peuples ; il est Voltaire, Rousseau, il est les Encyclopédistes ; il est la foule se ruant à la Bastille, il est le souffle du 4 août ; il est les Girondins, il est Marat, il est Hébert le violent, Babœuf le philosophe, Anarcharis Cloutz le terrible rêveur ; sous les pas de l'Autocrate, il est les Nihilistes.

Il est en ces temps, dans toute sa sublime beauté, ces initiateurs que Deibler faucha ou la Chiourme tua, ceux que les murs enserrèrent et que les tortures achèvent.

Il paraît souvent vaincu, mais on ne saurait faire qu'il n'ait clamé ce qui est, ce qui doit être. Qu'importent les bailloons et la prison, les tortures et la mort, le Verbe découvre, peu à peu, au monde ébloui, l'idéal corps de la Vérité laissant à chaque bûcher, à chaque gibet, à chaque couperet un lambeau de sa robe de Nessus faite d'erreurs et de mensonges.

Or, de tous ces cris jetés à la face du mal, de ces mille incarnations du Verbe devant l'oppression, le Verbe actuel doit être fait.

Il doit flageller du petit au grand, nul amour, nul respect ne sauraient l'arrêter, il laisse à d'autres la pitié.

Allons, les mâles poitrines, allons les cerveaux sains, venez clamer vos désirs de beau et de vrai.

C'est plus que l'heure des revendications, c'est l'heure de la Justice.

Les Institutions sacro-saintes tremblent sur leurs bases. Un souffle violent agite l'air, c'est le Verbe de Révolte qui passe.

Albert LIBERTAD. (*l'anarchie*, 16 août 1906).

En guise d'épilogue UNE TUILE !

C'est une histoire qui vaut la peine d'être relevée que celle de ces faux fabricateurs de faux billets de banques.

Au lieu de faire concurrence à la Monnaie, deux amis se contentaient de faire croire qu'ils en fabriquaient, à l'aide d'un procédé qui importe peu en l'affaire. Comme preuve de leur savoir-faire, ils montraient à ceux avec qui ils entraient en relations des billets, mais des véritables.

S'il ne s'agissait que d'une mise à profit de la cupidité des hommes, le cas serait ordinaire. S'il mérite de retenir l'attention, c'est en raison de la catégorie sociale où ces amis recrutèrent leur clientèle.

La plainte de l'honorable négociant qui y alla de ses 300.000 francs montre qu'il ne s'agissait pas de purotins. Les clients de nos faux fabricateurs étaient d'honnêtes gens, prêts, selon l'usage, à commettre force malhonnêtetés pourvu qu'ils ne fussent pas découverts. Ils ne considéraient pas comme délictueux le fait de faire circuler de faux billets de banque, sortant d'une manufacture autre que l'officielle — le crime était qu'on s'en aperçût.

Imaginez l'un ou l'autre des clients de nos faux fabricateurs membre d'un jury dans une affaire de faux monnayage, ils auraient condamné les accusés. Ils n'auraient pas pu faire autrement, car le fond de la morale bourgeoise, c'est qu'est forcément coupable celui qui se fait prendre.

Quand j'écris la morale bourgeoise, j'en retrécis bien trop le rayonnement, elle est universelle. Bourgeois et prolétaires, croyants et incroyants, savants et illettrés sont régis par elle. C'est la morale de l'hypocrisie, fondamentale, inhérente à la nature humaine. En son for intérieur, l'homme est un meurtrier, un pillard, un violateur et il suffit que les contingences soient suffisamment accentuées pour que la nature originelle remonte à la surface. Il n'y a ni classe ni éducation qui tienne. Les utopistes eux-mêmes ne se montrent pas en cela supérieurs au commun des mortels.

Mais, digression à part, ne trouvez pas que cette histoire apporte un fameux atout dans le jeu de l'illégalisme anarchiste ? Qui CÉ.

COMBIEN D'ABONNÉS NOUVEAUX NOUS AVEZ-VOUS AMENÉS DEPUIS LE DÉBUT DE L'ANNÉE ?

SOMMAIRE : En guise d'épilogue. — Une tuile. — Souvenirs : Le Verbe (Albert Libertad). — Réalités, Vérités (Gérard de Lacaze-Duthiers). — Cormorans (Malcolm Mac Laren). — Nos centres d'intérêt et les réflexions qu'ils suscitent (Nos associations). — L'Idée (L. Haut). — Chapitre de la bonne nouvelle de « Notre Monde » (E. Armand). — La camaraderie amoureuse (Vera Livinska). — Le Diogénisme (Sébastien Gomila). — Correspondance (A. Bailly, P. Cordier). — Contribution à l'histoire des Milieux de vie en commun : période fourériste. — Un nouveau feuillet. — Les colonies communistes et coopératives, II (Ixigrec). — Tout est joie (A. Mabilly). — Notre point de vue (E. Armand). — Banditisme, Christianisme, Individualisme (E. Bertran). — Théosophie, III (E. Fournier). — La trouvaillie (Benjamin de Casseres). — Réflexions d'actualité sur le sexualisme, etc., XII (E. Armand). — Parmi ce qui se publie (E. A., G. P.). — Occultisme (L. Barbedette). — Croquignoles. — Avis et Communications.

La Coopérative où nous faisons imprimer *L'en dehors* nous annonce, à dater du prochain numéro, 121 francs d'augmentation par numéro, pour un tirage de 6.000 exemplaires, soit au bas mot 2.000 francs de plus par an à trouver !

Pour ne pas compromettre notre propagande, nous ne pouvons songer à élever le prix de l'abonnement, ni celui de l'exemplaire. Nous n'avons pas non plus de tarif de publicité que nous puissions augmenter, ni de subsides occultes dont nous puissions arracher davantage.

Survenant au début de l'été, pareille augmentation est loin d'être la bienvenue.

Nous ne pouvons que nous retourner vers « ceux qui nous aiment » pour parler à ce coup désagréable et leur demander de nous trouver des souscriptions nouvelles, de nouveaux dépositaires, abonnés et lecteurs. C'est à cette seule condition que nous pourrions éviter de paraître moins souvent. — L'EN DEHORS.

A. PLUSIEURS MEGCONTENTS. — Il y a hausse de salaires chez les ouvriers du Livre. Renseignez-vous là où nous faisons imprimer *L'en dehors*, à La Laborieuse, rue du Gros-Anneau, 7, à Orléans et exposez, vous qui êtes syndiqués, vos raisons.

A. Vous qui êtes abonnés et changez de domicile, faites-nous savoir votre nouvelle adresse. Est-ce parce que VOUS AVEZ CHANGÉ DE DE-MEURE que *L'en dehors* ne vous INTERESSE PLUS ? Pour nous épargner l'inutile et accablant fardeau financier, nous avons besoin d'abonnés STABLES et PERSISTANTS.

B. Vous que nous avertissons par note publiée en huitième page et par circulaire envoyée à votre domicile, ne nous laissez pas envoyer de quittances de recouvrement si vous n'êtes pas disposé à la payer. SAVEZ-VOUS QUE VOTRE REFUS NOUS OCCASIONNE 2 fr. 50 DE FRAIS ? Et cela alors qu'il est si simple et ne coûte rien de nous renvoyer ce journal s'il ne vous plaît pas ou plus.

C. Vous qui êtes un abonné stable et persistant, faites un effort pour nous trouver UN NOUVEL ABONNÉ. Nous sommes convaincus qu'en six mois, vous pouvez faire cela. — *L'en dehors*.

Réalités, Vérités

De même qu'on trouve aujourd'hui entre les mains des étudiants des éléments de géométrie, de trigonométrie, de sociologie, d'esthétique, des précis de telle ou telle science, espérons qu'il nous sera donné un jour d'apercevoir entre leurs mains des éléments de sexologie, des précis d'érotisme et des manuels d'eugénisme. Ils en ont grand besoin ! Leur éducation sur ce point laisse fort à désirer ! Quand les Universités se décideront-elles à les initier à la vie sexuelle ?

Les « arrestations préventives » sont une des iniquités de ce temps, qui n'en est pas à une iniquité près. Ce sont les « lettres de cachet » de la République une et indivisible. Avec ce système, on peut arrêter n'importe qui n'importe où et n'importe quand, à propos de n'importe quoi. Ce n'était pas la peine d'avoir fait 36 révolutions pour en arriver là !

Le bluff des « assurances sociales », comme tous les bluffs au moyen desquels la bourgeoisie essaie de se concilier les faiseurs du peuple, finira en queue de poisson, c'est-à-dire qu'en définitive ce sera le peuple qui paiera et qui sera volé. Toutes les réformes faites par la bourgeoisie sont des pseudo-réformes. Elle reprend d'une main ce qu'elle accorde de l'autre. Tout ce qu'elle fait est intéressé, et tourne à son avantage, au détriment des individus dont elle prétend faire le bonheur.

Quelle est cette cacophonie qu'on entend dans la rue ? Quel bruit ! Quel tintamarre ! Ce sont les jeunesse royalistes et les jeunes communistes qui débilitent leurs boniments aux portes des Eglises. C'est vraiment rigolo !

Des manifestants communistes, le jour du 1^{er} mai, sont conduits au poste de police. Il y a parmi eux un député, un maire et des conseillers. A l'heure du déjeuner, ces messieurs font bande à part, se faisant

servir aux frais de la municipalité un menu succulent, tandis que dans la salle à côté leurs électeurs mangent du pain sec. Dans tous les partis, il y a des dirigeants et des dirigés, c'est-à-dire des exploités et des exploités.

Députés, sénateurs, ministres prennent leurs vacances. Ils filent en Algérie, aux frais de la princesse. Pendant ce temps, les bons contribuables se mettent la ceinture. Nous sommes en démocratie !

Il faut croire que l'existence sourit à pas mal d'individus puisqu'il ne se passe pas un jour sans que la presse n'enregistre maint drame de la misère. De pauvres bougres se suicident, des « désespérés » se pendent ou se jettent par les fenêtres. Mais dans les gazettes nos Hommes d'Etat ont le sourire et proclament que tout va bien.

Les bourgeois vous disent bien qu'ils détestent la guerre, mais dans leur for intérieur ils souhaitent qu'elle s'éternise, car

elle est nécessaire au maintien de l'autorité, ainsi que de leurs privilèges. Leur pacifisme est douteux et n'est qu'un trompe-l'œil destiné à masquer leur esprit belliqueux.

Obliger les gens à passer des concours ou autres « épreuves » pour arriver à quelque chose est une habitude dont la démocratie ne peut se défaire, tant elle est entrée dans les mœurs. Cette « sélection » n'a produit jusqu'ici que de piètres résultats. Laissons aux Chinois cette manie de passer des examens jusqu'à l'article de la mort.

« Au jour d'aujourd'hui », comme disent les commères, il faut se méfier de tout. Le fameux : « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! » du temps de guerre doit être en temps de paix observé scrupuleusement. Des oreilles ennemies vous entendent, et des bouches s'apprentent à colporter vos paroles en les déformant.

Comment pourrait-on prendre au sérieux les moralistes quand on les voit à l'œuvre ? Que ces gens là ne viennent pas nous donner des leçons de morale, lorsque chaque jour, ouvertement ou non, ils violent les préceptes de cette morale qu'ils sont censés représenter !

Aujourd'hui l'égoïsme règne en maître, un égoïsme de bourgeois incapable d'une pensée généreuse et d'un geste désintéressé, qui n'a rien à voir avec l'égoïsme de l'individualiste qui, en cherchant à vivre pleinement sa vie, enrichit par là même celle d'autres individualistes et jusqu'à celle des bourgeois.

L'Amérique pacifiste vient d'inventer une mitrailleuse qui peut tirer 800 coups à la minute, à la distance de 15 kilomètres. Elle étudie un projet de canon capable de tirer 1.400 projectiles à la minute. Elle a encore mieux à nous offrir, paraît-il. Et nous sommes à la veille d'un désarmement universel !

Que nous importe que telle catin en renom se soit fracturée une côte, victime d'un accident d'automobile. Son état n'est pas grave, assure-t-on, et pendant des semaines on nous amuse avec cette histoire. Encore une preuve que les hommes du XX^e siècle sont moins intéressants que les hommes préhistoriques.

Que nous importe qu'un ancien anarchiste devenu chef d'Etat marie sa fille à un ambassadeur ! Encore des colonnes de journaux pour commenter cet événement ! Quel intérêt cela peut-il présenter, vu de Sirius ?

La vie est bien triste, surtout pour ceux qui ont foi en quelque chose, car leur route est semée d'obstacles : la joie d'exprimer leurs idées est compensée par bien des peines.

Dans quelque société que ce soit, petite ou grande, archiste ou an-archiste, ce sont toujours les mêmes qui se donnent du mal, qui paient de leur personne, se dévouent et finalement sont « lâchés » par ceux qui devraient être les premiers à leur venir en aide.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Cormorans

Malcolm Mac Laren est un écossais qui a réussi le tour de force — assez rare, malgré le désir qu'on en ait — de s'exprimer en vers en une autre langue que la sienne, pour préciser en français. Il vient de publier au *Mercury de Flandre*, un volume de poèmes, préface par Théo Varlet. Dans ce volume M. Mac Laren nous emmène dans nombre de lieux et de pays, en Angleterre, dans le pays de Galles, en Corse, en Dalmatie, en Grèce, jusqu'à Constantinople et ce qu'il voit lui suggère des poèmes médités. Quelquefois, le poète nous laisse voir à l'intérieur de lui-même. Pour donner une idée de sa technique, nous extrayons de ce recueil, une pièce composée en vers de quatorze et treize pieds, ce qui montre que M. Mac Laren n'ignore rien des possibilités de la versification française.

A quoi pensent ces cormorans debout sur le rocher ? Ils sont trois qui se chauffent à l'extrémité de l'île. Voici deux heures qu'ils sont là, sans souci, sans bouger ! Leur rêve se nourrit de la moisson des eaux fertiles.

Au bas la mer clapote infiniment, et le soleil Sur le roc embrasé fait courir de frileux reptiles. Des mouettes bercées sur les flots trompent le sommeil Tandis que, l'œil au guet, les cormorans sont immobiles.

Sans doute de bonne heure ont-ils mouillé leur noir plumage En infligeant à la vie sous-marine un grand pillage ; Et maintenant, face au soleil, debout sur le rocher,

Se coudoyant comme à la messe, ils disent leur prière De païenne adoration devant tous les bienfaits De la mer qui les éleva et du soleil leur père.

Malcolm Mc. LAREN.

NOS CENTRES D'INTERÊTS

et les réflexions qu'ils suscitent

NOS ASSOCIATIONS

Nous tenons à la disposition des ayants droit et mis à jour à la date du 1^{er} mars : 1^o la liste des dépôts et agents correspondants de l'en dehors ; 2^o la liste des Amis de l'en dehors ; 3^o la liste des membres de l'Association internationale de combat contre la jalousie, etc. ; 4^o la liste des « Compagnons de l'en dehors ». Les camarades qui ne sont pas en règle s'acquitteront de leur dû en nous adressant leurs demandes.

Les modifications aux Statuts du Milieu « Les Compagnons de l'en dehors » (pour la période 1931-35) ont été tirées à part. Nous n'examinerons aucune demande nouvelle, cela va sans dire, qui ne comporte leur acceptation.

Les Amis de « l'en dehors » et de l'entente anarchiste

ADHESIONS : (31^e liste) : J. Mathieu (Nord). Envoi des formules d'adhésion (texte français et occidental) contre deux timbres de 0 fr. 50 à l'administration de L'EN DEHORS.

Les frais d'inscription sont de 5 fr., payés une fois pour toutes.

N.-B. — Les adhérents reçoivent : un accusé de réception, destiné à servir de moyen de reconnaissance et diverses listes dont celle des Amis de l'en dehors établie au début de l'année courante. Ils ont toute faculté de faire des annonces dans la rubrique : *Trois Mots aux Amis*.

Association Internationale de Combat contre la Jalousie et l'Exclusivisme en Amour

N.-B. — Pour éviter tous malentendus, à partir du 1^{er} juillet 1928, l'admission comporte l'adhésion préalable aux AMIS DE L'EN DEHORS et la délivrance d'une carte numérotée dont la confrontation avec la liste fournie aux associés permet toute identification déstrée. Envoi des conditions d'admission contre deux timbres de 0 fr. 50 à E. ARMAND, au bureau de L'EN DEHORS.

Les frais d'affiliation sont de 5 fr., payés une fois pour toutes, ils donnent droit à la liste des membres de l'association établie au début de l'année courante.

Aucune annonce campagne désir. faire convals. camarades ou vice versa, n'est insérée si l'annonceur ne fait pas partie de « l'Association internationale de combat contre la jalousie sexuelle et l'exclusivisme en amour ».

C. BONVALET, CLOTILDE VANDEMBORGHE : Où vous trouvez-vous actuellement ?

Les COMPAGNONS de l'en dehors (1)

REÇU : (34), (51), (69) cotisations ou acomptes 1931-35.

Nous réservons aux membres du Milieu « Les Compagnons de l'en dehors » l'usage de l'adresse « au bureau du journal ».

La cotisation est de 25 fr., pour 5 ans, donnant droit aux avantages stipulés au contrat.

Le contrat des Compagnons de l'en dehors (texte ido et français) est expédié franco contre envoi de 1 franc, mais seulement à nos abonnés en règle. Correspondance internationale : allemand, anglais, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais.

(1) Toute lettre concernant les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, toute demande d'admission, toute communication quelconque relative au Milieu qu'ils constituent, est mise sous enveloppe portant la suscription : « Les Compagnons de l'en dehors », laquelle est incluse en une seconde enveloppe à l'adresse de E. ARMAND, telle qu'elle est indiquée dans le numéro de l'en dehors. Tout envoi d'argent, sous quelque forme que ce soit, est fait audit nom de E. ARMAND.

L'Idée

A Mlle Y. M.

J'aime la femme douée de volonté et nulle autre. — La volonté est le talisman de la vie. — Celle qui en manque délaisse et oublie volontiers. — Et mon cœur en est autant meurtri qu'attristé.

J'aime la femme volontaire et douce en même temps. — Et qui n'est point, non plus, dépourvue de cette grâce qui engendre le désir. — L'évaporée qui s'écarte de mon idéal. — Je ne l'importe pas, je l'abandonne à son caprice.

Même si je souffrais parce que j'ai laissé de côté. — Même si la femme aimée ne répondait pas à mon invite. — J'aurais assez de l'idée pour me tenir lieu de compagnie. — Le long des sentiers fleuris où j'irais chercher l'oubli. — L. HAUT.

Chapitre de la bonne nouvelle de « Notre Monde »

1. Au banquet de la vie, ta place n'est pas encore vide.

2. Et peu importe le menu : brouet noir ou mets précieux, léger hydromel ou vins haut titrés.

3. Le jour baisse, mais tu disposes encore de quelques moments de clarté.

4. Ne te retire pas, ô mon camarade, avant que ton heure soit venue.

5. Tu ne crois ni à l'âme, ni à la survie.

6. Et tu sais que dans quelque temps, dans peu de temps, tu ne seras plus que pourriture innombrable et nauséabonde.

7. C'est pourquoi, au banquet mets les bouchées quadruples.

8. Et c'est à cela que tu reconnaîtras ceux qui te disaient être de ton monde, que tu reconnaîtras LES TIENS : qu'ils te rendront facile de mettre les bouchées quadruples.

9. Qu'ils ne profiteront pas de ce que, pour eux, le soleil est moins bas à l'horizon, pour te conseiller de te renoncer, de te restreindre, de te résigner.

10. Car être de NOTRE MONDE c'est aussi rendre à ceux qui en font réellement partie et jusqu'à leur dernière heure, chacun selon la puissance dont il dispose, l'existence plus plaisante, plus agréable, plus délectable. — E. ARMAND.

La Camaraderie Amoureuse

II

L'intérêt que portent l'aile gauche des Doukhobors et d'autres groupes slaves à la thèse de la camaraderie amoureuse me conduit à revenir sur ce sujet, qui faisait l'objet de mon article paru sur le n° 151 de l'en dehors, E. Armand a, depuis, complété et clarifié cette thèse en la considérant, dans son application pratique, comme une coopérative d'échange de manifestations sentimentales-sexuelles (je reste fidèle à la terminologie armandiste, on le voit).

Il apparaît clairement que si E. Armand ne nie pas l'exclusivisme en matière sentimentale, amoureuse ou érotique — on ne nie pas ce qu'on combat — il refuse aux exclusivistes toute compétence pour discuter sa thèse. Lui et eux ne parlent pas le même langage. Leur déterminisme ne leur permet pas une vision claire de la question. Dans le domaine de l'association aux fins sentimentales, amoureuses ou érotique, l'uniciste, ou l'exclusiviste, représente l'isolé, l'incapable à la coopération. Le pluraliste, au contraire, est, de par son déterminisme, l'associé naturel, le coopérateur instinctif. D'ailleurs pour faire de la coopération dans un but quelconque, on ne peut être un isolé naturel, un solitaire instinctif, il faut être un chercheur d'union — *vereinsücher* — par tempérament (sentiment ou intérêt).

E. Armand ne nie pas le sentiment, on le sait déjà. C'est-à-dire qu'il croit que les relations entre camarades amoureux ou érotiques peuvent parfaitement être empreintes d'amitié durable, d'affection prolongée, de tendre intérêt. Lorsqu'il postule l'éducabilité du sentiment, il veut dire par là qu'au lieu d'être réservé à un, deux ou trois objets, le sentiment amoureux peut être étendu à tout un groupe. E. Armand reconnaît également qu'en matière purement érotique, le sentiment peut être complètement absent.

Une coopérative de camaraderie amoureuse ressemble à toutes les autres coopératives de production et de consommation. On y trouve l'objet qui est la raison d'être de sa création, l'objet garanti par les statuts de la coopérative. Uniquement du sentiment. Uniquement du plaisir amoureux. Uniquement des satisfactions érotiques. Deux de ces objets ensemble. Les trois en même temps, peut-être. Comme dans toutes les coopératives, il y a des engagements à tenir, moyennant quoi on retire les joies ou avantages désirés. Que les non-coopérateurs ne bénéficient pas des joies, jouissances, plaisirs qu'elle procurerait, c'est l'équité même. Ne s'étant engagés à rien, ils n'ont rien à réclamer.

Une coopérative de camaraderie amoureuse n'est pas un concours de beauté, ni une assemblée de Vénus et d'Apollons. Il ne s'agit pas de coopération entre gravures de modes — *Modebilder* — ambulantes, mais entre camarades sentimentaux, ou amoureux, ou érotiques. Les spécialistes en technique sexuelle ont déjà démontré que les plus beaux et les plus jeunes n'étaient pas nécessairement les plus sentimentaux, les plus passionnés, les plus voluptueux. Mes observations personnelles m'ont confirmé de telles remarques.

N'est-il pas absurde de placer le siège du sentiment, de la tendresse, de la volupté dans le plus ou le moins de régularité des lignes du visage ?

D'ailleurs, la coopération d'échange de camaraderie amoureuse ne se comprend, ne s'est jamais comprise qu'entre camarades, c'est-à-dire unis au préalable par la similitude des aspirations et des idées. Et cette conception pose un problème qu'il importe de résoudre. Il est des coopératives de consommation ouvertes à tout venant. Une coopérative de camaraderie amoureuse devrait-elle admettre des « étrangers » — autrement dit des bourgeois, des croyants, etc., c'est-à-dire des personnes mentant à la morale qu'ils affichent dans leur entourage immédiat ? Pour ma part, je réponds par la négative. Sauf très rares exceptions, la coopérative de camaraderie amoureuse à laquelle j'adhérerais ne saurait comprendre que des compagnons et des compagnes déclarés, ou des sympathisants connus, et bien connus.

Supposons maintenant qu'il existe des associations bourgeoises d'un genre analogue — serait-il loisible à l'un des nôtres d'en faire partie ? Le péril, ici, me semble moindre, car je ne saurais imaginer de camarade non doublé d'un propagandiste. Son déterminisme le poussera forcément à rechercher et à susciter parmi ses co-associés accidentels les individualistes anarchistes qui s'ignorent. Il s'ingéniera à fréquenter les mieux disposés et de l'alégalisme ou amoralisme purement sexuel, à les faire évoluer vers l'alégalisme ou l'amoralisme complet, de la façon dont on le conçoit parmi nous.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Vladimir Tchertkoff.

Depuis le 4 novembre dernier, Vladimir Tchertkoff a atteint sa soixante-quinzième année. Tchertkoff fut l'ami et le collaborateur de Tolstoï. Il appartient à cette noblesse russe qui servit dans l'armée tsariste comme officiers, et qui, tels les Bakounine, les Tolstoï, les Kropotkine, etc. s'évada rapidement de ce milieu. Avant la guerre mondiale, il vécut longtemps exilé, en Angleterre. De retour en Russie, il fit tous ses efforts pour faire admettre, par le gouvernement soviétique, le refus de service militaire. Il y parvint dans une certaine mesure. Ces derniers temps, le gouvernement vit d'un mauvais œil la propagande tolstoïenne en général et la société végétarienne tolstoïenne fut dissoute. Cependant c'est à Tchertkoff et à ses amis qu'a été confiée l'édition — presque en son entier — des œuvres de Tolstoï, une centaine de volumes environ.

Protestation contre l'arrestation de Gandhi.

Le Bureau International Antimilitariste a envoyé la missive ci-dessous à Ramsay Mac Donald, le premier anglais, à Wedgwood Benn, ministre des Indes, et à Lord Irwin, vice-roi des Indes britanniques, ainsi qu'au Comité directeur du Parti Travailleur Anglais :

« La Haye, 8 mai 1930. — Le Bureau International Antimilitariste contre la Guerre et la Réaction proteste avec force contre l'arrestation de Gandhi. Le fait que cette arrestation a eu lieu en vertu de l'arrêté n° 25 de l'année 1827, lequel rend possible toute arrestation injustifiée, prouve clairement son injustice, et la crainte qu'éprouvent les autorités anglaises d'un procès public.

« Le maintien de la suprématie anglaise aux Indes ayant rendu nécessaire l'arrestation d'un homme comme Gandhi, en qui non seulement ses compatriotes voient leur meilleur représentant, mais qui est considéré de par le monde entier, par ses adversaires autant que par ses amis, comme une des plus nobles figures que la race humaine ait jamais produites, se trouve se condamner lui-même ainsi que l'oppression séculaire, l'esclavage politique, l'exploitation sans mesure et les horribles famines imposées au peuple indou.

« C'est un gouvernement qui prétend représenter les travailleurs qui, dans cette lutte gigantesque pour la libération d'un peuple colonial de 300 millions d'hommes, agit comme représentant et homme à tout faire de l'impérialisme occidental, et il prouve par là, une fois de plus, le fiasco du socialisme d'Etat de la Deuxième Internationale. Une fois de plus, le *Labour Party* a prouvé qu'aux moments critiques, la social-démocratie prend parti pour l'impérialisme et le capitalisme contre le peuple : en 1914 à la déclaration de la Guerre Mondiale ; en 1918 et les années suivantes au cours de répressions sanglantes de la résistance populaire et révolutionnaire ; et actuellement, au cours de la répression violente d'un mouvement d'émancipation coloniale.

« Contre les procédés de lutte — refus de payer l'impôt, désobéissance à la loi, grèves en masses — employés par le peuple des Indes — et c'est sur ce fait que le Bureau International Antimilitariste attire surtout l'attention de la classe travailleuse de tous les pays — le gouvernement « socialiste » n'a su, en dépit de toute sa phraséologie pacifiste, que faire appel à la violence militaire. Une fois de plus, l'action directe des masses populaires en voie d'émancipation et l'action de violence militaire des socialistes d'Etat réformistes de la Deuxième Internationale se trouvent face à face en état d'opposition violente. Déjà, la lutte aux Indes a coûté des centaines de vies humaines, des milliers de personnes ont été arrêtées, des milliers blessés.

« Le devoir socialiste de la classe ouvrière anglaise est actuellement de procéder, également par l'emploi des méthodes d'action directe : grèves, insoumission, refus de transporter les effectifs et engins militaires, boycottage du militarisme anglais dans la métropole, refus de payer l'impôt militaire, à la désorganisation de la répression violente de mouvement d'émancipation des Indes. Mais loin de se ranger aux côtés du peuple Indou, des hommes comme MacDonald et Benn, et par eux le *Labour Party* entier, se trouvent, par suite de leur politique réformiste, les complices militaires de la plus brutale des formes de l'impérialisme anglais !

« Une fois de plus, le B. I. A. exprime son horreur pour l'assassinat, la mutilation et l'emprisonnement de centaines d'Indous combattant pour la liberté, actes perpétrés au nom du Parti Travailleur, au nom du Socialisme, au nom de la classe ouvrière d'une partie de l'Europe, alors qu'en réalité il s'agit des intérêts de l'impérialisme européen, que les socialistes de la Deuxième Internationale se sont avilis jusqu'à servir basement. » (Service de Presse de la C. I. A.)

D'ailleurs, il appartiendrait à chaque coopérative de résoudre la question par elle-même en prenant toutes les précautions voulues. Comme on le fait dans tout groupe, toute colonie quelque peu sérieusement administrée. Dans le cas des Doukhobors ou des milieux slaves auxquels je fais allusion au début de cet article, ils sont trop portés à la concentration — *Koncentrung* — au sens chimique du mot pour que la question se pose. Je le crois, du moins. — Vera LIVINSKA.

Le Diogénisme

On a donné ce nom à l'ensemble de mesures destinées à prévenir les risques de la vie artificielle, autrement dit le déséquilibre existant entre les forces humaines et les progrès de l'activité des hommes.

Et voici que rentre dans le domaine scientifique ce que nous avons signalé tant de fois et en de multiples occasions, affrontant la possibilité d'être traités de gens à mentalité archaïque ou visant à nous singulariser. Puisse ce qui suit convaincre les rhapsodes du progrès moderne et de la civilisation.

La vie moderne s'est artificialisée avec excès. Et le diogénisme a été imposé par les circonstances. Il vise à éviter le mésusage des ressources mises à notre disposition, en combattant les effets de l'artificialisme — à augmenter la résistance humaine pour la soustraire autant que possible à la fatigue, au surmenage, à l'énerverment. Pour y parvenir, il faut exercer les fonctions vitales avec mesure, et non point de façon irréflectée et follement.

Deux règles essentielles se trouvent à la base de l'éducation de la résistance organique et nerveuse : commencer le plus tôt possible, n'avancer ensuite que progressivement. Il est inutile et même dangereux, comme on l'a dit que trop de jeunes gens soient des *as*, car ils seraient incapables à toute autre besogne qu'à réussir des records, lesquels sont dépourvus de toute valeur sociale.

Notre existence acquiert une marche de plus en plus vertigineuse, spécialement dans les grands centres urbains. Des médecins et des hygiénistes interviennent pour signaler les conséquences probables. L'un d'eux, M. Vondracek, de nationalité belge, a systématisé la lutte contre le gaspillage des énergies et l'a appelée *diogénisme*, en souvenir de Diogène de Sinope, qui méprisait les raffinements de la culture grecque, prétendait enseigner par l'exemple le retour à la nature.

Philosophiquement, ce fut la tendance de Rousseau, distante cependant des exagérations et des excentricités du philosophe cynique, explicables jusqu'à un certain point par la combativité inhérente à toute idée qui combat les mœurs courantes.

Dans la pensée de M. Vondracek n'entre certainement pas vouloir faire table rase de tous les progrès réalisés, ni conseiller une imitation servile des pratiques du Cynique pour éviter le danger très réel qui nous menace.

A première vue, ces risques ne paraissent pas si redoutables. Il est démontré que la durée moyenne de la vie humaine est supérieure aux époques antérieures, grâce sans doute aux conditions hygiéniques meilleures et à la généralisation du bien-être. Mais il y a conflit entre ces constatations globales statistiques et la réalité de certains phénomènes. En effet, si certaines maladies diminuent de fréquence, d'autres augmentent ; si l'existence est plus longue, elle tend à devenir moins nombreuse.

On observe en beaucoup de pays la diminution de la natalité. En France, durant les derniers cent ans, cette natalité est tombée de 35 p. 1.000 à 18. En Australie, pays neuf, de 1861 à 1921, la natalité est descendue de 43,30 à 23,01 p. 1.000. En Suisse de 1890 à 1924, de 28,10 à 18,80. Ce sont des chiffres éloquentes. La natalité diminue aussi bien en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Italie, en Espagne. Cette *dénatalité* s'affirme à mesure que s'intensifient le machinisme et la vie artificielle.

Quant aux maladies, on ne peut nier qu'apparaissent en voie d'atténuation la variole, la fièvre typhoïde, la diphtérie, la syphilis, le tétanos. Nous disposons, contre ces infections, d'agents spécifiques d'une rare intensité. Mais d'autres maladies tendent à s'aggraver, telles le cancer, les affections nerveuses et mentales, celles du cœur et des reins — tout cela sans parler de la tuberculose. Leur fréquence paraît relative à l'artificialité de la vie actuelle.

Dans presque tous les pays du globe, l'extension du cancer, durant les vingt dernières années a été extraordinaire (la mortalité pour 1.000 en France était en 1913 de 82,3 — contre 69,5 en 1906 ; en Allemagne en 1912 de 90,0 — contre 33,3 en 1891 ; au Danemark en 1912 de 151,3 — contre 103,9 en 1881 ; en Italie en 1912 de 64,7 — contre 42,7 en 1887. Accroissement de même ordre dans toutes les contrées. Les nègres sont relativement épargnés, toutefois la pénétration des blancs dans le centre africain, jusque-là indemne, a été immédiatement suivie de l'apparition du cancer chez les indigènes).

Les maladies du cœur et des reins, à en croire des statistiques publiées en Angleterre et aux Etats-Unis tiennent le premier rang parmi les causes de la mortalité, (ayant sensiblement dépassé la tuberculose et le cancer). Elles fournissent 12 à 15 % de la mortalité totale (Young) et parmi elles la mortalité due à l'urémie a fait d'énormes progrès. (Il y a 60 ans, d'après Trousseau, la mortalité dans les services hospitaliers ne dépassait guère 4 à 5 %).

Russie attira l'attention de Napoléon, qui invita les imprimeurs du Bulletin à s'abstenir d'insérer désormais de pareils articles. C'est en 1808 qu'il publia son premier ouvrage important. Il portait comme titre : *La théorie des 4 mouvements et des destinées générales*. Suivirent : en 1822, son *Traité de l'association domestique et agricole* (réimprimé en 1841, sous le titre de *Théorie de l'Unité universelle*) ; en 1829 : *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire* ; en 1831 : *Pièges et charlatanisme des deux sectes de Saint-Simon et d'Owen* ; en 1835-36 : *La Fausse industrie morcelée* (Le travail artificiel et son antidote : le travail naturel attrayant). De ces ouvrages, le premier contient une indication générale de son système social et les autres sont consacrés au développement des divers points émis dans ledit premier.

Le système de Fourier est la thèse la plus ingénieuse et la plus remarquable qu'ait construite aucun écrivain utopiste, mais il est impossible de se rendre compte du mouvement auquel elle donna naissance dans l'ancien et le nouveau monde sans la connaissance de ses directives caractéristiques. Fourier est l'apôtre de l'harmonie sociale. A l'encontre de la plupart des utopistes, sa critique de l'état de choses actuel ne consiste pas dans la constatation de l'inégale répartition des richesses ni dans les souffrances des pauvres ; non, sa critique se dresse contre le désordre et le gaspillage de la production moderne et les conditions répugnantes dans lesquelles s'accomplit le travail. Il ne s'adresse pas aux sentiments des hommes, mais à leurs intérêts matériels. Son cri de guerre n'est pas *Justice*, mais *ORDRE*. La prospérité générale et le bonheur de l'humanité ne sont que des incidents dans l'harmonie universelle de son système et non pas son but principal.

Dieu créa l'univers selon un plan uniforme et harmonieux, déclare Fourier. En conséquence, il existe une relation harmonique entre chaque chose existante : entre la matière organique et la matière inorganique ; entre l'homme et Dieu ; entre l'homme et le Globe ; entre le Globe et l'univers, enfin. Ayant créé l'homme avec des instincts et des passions, son créateur a voulu qu'ils s'exercent pleinement et librement et non les supprimer. Toutes les passions humaines sont légitimes et utiles et une société idéale serait celle qui offrirait à ses membres la facilité de s'en servir.

Fourier analysant les passions humaines en trouva 12, dont il forma le tableau suivant :

L'après-guerre a fait accroître en des proportions considérables le nombre des malades atteints de maladies nerveuses et mentales. Presque personne ne possède actuellement un système nerveux intact et une quantité inimaginable d'humains souffrent de phobies, d'angoisses, d'idées fixes, de manies. Les névroses n'ont probablement pas une très grosse influence sur la mortalité, mais elles diminuent sensiblement le nombre de personnes équilibrées.

On peut attribuer à notre genre de vie l'extension des maladies professionnelles dont les imprudences, l'alcoolisme, etc., multiplient les victimes. D'autres affections, bien caractéristiques de notre époque de vie trépidante, sont les *dromopathies* résultant de l'abus de certains moyens de transport et spécialement de l'automobile (cet abus développe ou aggrave singulièrement les maladies des femmes : métrites compliquées, salpingo-ovarites, kystes, fibromes, sans compter qu'il est une cause fréquente d'avortements.).

Le problème de l'encombrement est un des plus importants que pose notre genre de vie actuel, qui dépeuple les campagnes au profit des grandes villes. A New-York, la densité dépasse 200.000 habitants par kilomètre carré. Le milieu est forcément fétide. C'est à l'urbanisme qu'on doit l'énorme tribut que la tuberculose prélève sur la vie de l'humanité. L'encombrement débilite la résistance physiologique, affaiblit les défenses naturelles de l'organisme, gêne l'hématose, altère la régulation thermique, la vue, les fonctions cutanées ; porte à la paresse, à la prostitution, à toutes les toxicomanies.

Le diogénisme fonde sa raison d'être sur ces constatations et d'autres analogues. Et voici ce qu'il déclare : « Ni par la structure de ses viscères, ni par la disposition de ses organes d'élimination, l'homme n'est fait pour vivre trépidant, à haute pression continue, dans des endroits confinés ou terriblement bruyants, à la lumière électrique, la nuit presque plus encore que le jour ; mais le développement prodigieux de son cerveau le conduit à des découvertes et à des perfectionnements auxquels il contraint le corps de se plier et comme la facilité d'adaptation de ce dernier se réalise plus lentement que le progrès de l'activité cérébrale, il en résulte une rupture d'harmonie qui aboutit à des troubles de plus en plus marqués et telle est la cause de l'aggravation et de l'augmentation de fréquence de certaines maladies. »

Il importe ici de remarquer que si on trouve la folie dans toute les races, même chez les animaux, on ne rencontre guère

les névrosés que parmi les civilisés.

Ces constatations faites, le diogénisme se borne à recommander les mesures à prendre pour entraver les effets désastreux de l'excitation fébrile et du surmenage qu'impose le degré actuel de civilisation. On ne saurait vouloir supprimer la vapeur, l'électricité, le téléphone, l'auto ; la concurrence intellectuelle, industrielle, commerciale semble avoir encore une longue vie devant elle, etc. Mais on peut s'efforcer d'atténuer les plus gros inconvénients et permettre au corps de s'adapter aux exigences croissantes de la culture. Pour y parvenir on trouvera utiles les mesures d'hygiène publique et privée, la diminution des heures de travail, l'élargissement des voies, la création de jardins et d'espaces libres, le retour à la terre, etc. ; tout ce qui tend à réduire au minimum les effets de la vie artificielle et de nous rapprocher de la vie naturelle doit être préconisé et réalisé avec enthousiasme et vigueur.

Dans l'excès de civilisation, il y a un péril réel, comme le démontre l'étude historique de toutes les civilisations disparues. Les espèces les plus perfectionnées disparaissent, selon le naturaliste Cope, par l'effet même de leur complication, qui, en fin de compte, ne leur laisse pas une facilité d'adaptation suffisante. — Sébastian GOMILA.

CORRESPONDANCE

l'Éclectisme.

... Ton dernier « Point de Vue » situé pleinement l'individualisme qui nous est cher. Il y a belle lurette que je suis contre l'éclectisme : cette forme diplomatique de la dérobaie. — A. BAILLY.

Petites Industries et bons de crédit.

Dans le numéro de mi-avril, M. Acharya parle de la création de bons de crédit pour l'échange du travail et des produits ; à titre de renseignements, voici les conditions de travail d'il y a 30 ans dans la région Seine-Inférieure et Somme, à 40 kilomètres du Tréport, direction de Paris. Pour couper et rentrer la moisson, l'ouvrier avait pour lui 8 % pour le blé (en gerbes), 12 % pour l'avoine, l'orge et le seigle, 20 à 33 % pour les foins, selon la qualité, 12 à 15 % pour les pommes à cidre. S'il battait au fléau, le treizième boisseau (20 litres) était pour lui.

L'ouvrier donnait à son boulanger 160 kilos de blé pour 33 pains de 4 kilos. Ce système avait du bon, mais il obligeait l'ouvrier à avoir des bâtiments pour engranger.

Il y a actuellement ici, à Cuise-la-Motte, une usine occupant de 300 à 400 ouvriers qui a stabilisé le prix du pain à 1 fr. 60 le kg., le charbon à 15 fr. les 100 kg., les logements (pour une partie) à 16 fr. 50 par mois, pour 4 pièces, une cave, un grenier et un petit jardin.

Pour le pain, elle a complété le prix par des tickets représentant la différence entre 1 fr. 60 et le cours du pain dans les autres boulangeries.

Moi-même j'échange ma ferraille inutilisable contre de la ferraille utilisable à raison de 2 kilos contre un. J'ai eu beau offrir à des cultivateurs pareil arrangement, ils n'ont rien voulu entendre. Ce serait pourtant intéressant pour les deux parties, pour les travaux courants. Je crois qu'il y a mieux à faire en ce moment, ce serait de dresser un tableau des professions les mieux appropriées aux aptitudes et aux moyens de chaque camarade ; puis de se concerter entre camarades d'une même région pour se donner des renseignements et essayer de s'entendre. J'ai fait beaucoup de métiers dans ma vie, j'écarte tout de suite le travail abrutissant de l'usine. Je recommanderais le travail en plein air ; les copains qui le peuvent devraient indiquer les meilleurs filons. On serait ainsi moins isolé... — P. CORDIER.

l'exercice d'une quelconque branche du travail, des sciences ou de l'art.

Un groupe complet doit compter au moins 7 personnes, de façon à former 3 subdivisions : 3 personnes au centre, 2 à chaque aile. Les 2 ailes de chaque groupe représentent deux opposés extrêmes de goûts et de tendances, tandis que le centre maintient l'équilibre et par conséquent doit être le plus fort. 5 groupes au moins forment une série. La série est formée de groupes, de la même façon que les groupes sont formés d'individus. Par exemple, la série d'un élevage de bétail est divisée en autant de groupes qu'il y a de sortes d'animaux ; chaque groupe se compose de bêtes différentes réparties, par variété d'élevage, au centre et à chacune des ailes.

Il convient de remarquer que les séries et les groupes ne sont pas formés arbitrairement par le caprice d'un intendant ou d'un surveillant. Ce sont leurs membres qui se choisissent. Ce ne sont pas non plus des organisations fixes : chaque membre peut se rendre d'un groupe à un autre, d'une série à une autre, selon ses inclinations.

Traduction Marguerite Picard. Notes E. A.

(à suivre*).

(* Consulter l'en dehors à partir du n° 176.

(1) Cela équivaudrait à plus d'une dizaine de milliers de nos francs stabilisés.
(2) C'est la *passion engrenante*.

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DES MILIEUX DE VIE EN COMMUN

I

Chapitre I à IV de l'HISTOIRE DU SOCIALISME AUX ETATS-UNIS par Morris HILLQUIST

Chapitre III : Période fouriériste

Charles Fourier : Sa vie et ses théories.

Charles Fourier naquit à Besançon, le 7 février 1772.

Dès son âge le plus tendre, il montra une disposition très grande pour l'étude et l'observation. Ses sujets d'étude préférés étaient la géographie, l'astronomie, la chimie et la physique.

Fils d'un riche marchand, il aurait dû être marchand, lui aussi. Mais il n'avait aucune vocation pour le commerce, la pratique et les trucs du négoce répugnaient à ses goûts, plus élevés que ceux de la classe à laquelle on le destinait ; il continua, mais sans succès, dans « le noble art du mensonge », ou « le talent de la vente ». Bien qu'il ait occupé plusieurs places depuis sa jeunesse, l'appréciation de ses divers patrons resta la même : « Honnête jeune homme, mais n'ayant aucune disposition pour le commerce. »

A 18 ans, Fourier parcourut longuement la France, l'Allemagne, la Belgique et la Hollande pour le compte de ses patrons. Il profita de son long voyage pour étudier les gouvernements des pays qu'il traversait, l'architecture de leurs principales villes, et surtout les industries, les conditions sociales, le mode de vie et le caractère de leurs habitants.

En 1781, son père mourut, lui laissant une fortune d'environ 200.000 francs dont il toucha les 2/5. Ce ne fut qu'après la mort de Fourier que ses amis apprirent qu'il avait perdu cet héritage lors du soulèvement de Lyon, en 1793.

En 1812, Fourier reçut de sa mère un legs, qui lui procurait une rente annuelle de 900 fr. Il complétait cette somme (1) par les gains occasionnels qu'il se procurait par des courtages au compte d'entreprises de pavage. Il renonçait donc au mercantilisme et s'adonnait tout entier à l'étude des problèmes sociaux.

Son premier ouvrage connu fut un essai publié en 1803 dans « Le Bulletin de Lyon » sous le titre « Triumvirat continental et paix perpétuelle dans 30 ans ». Dans cet essai, Fourier développa l'idée qu'il était nécessaire d'établir un empire universel en Europe pour fonder une paix durable. Mais l'avantage qu'il donnait à la

UN NOUVEAU FEUILLETON

Parallèlement à la publication de notre Contribution à l'histoire des Milieux de Vie en Commun, nous nous proposons de traduire sous peu LES ABERRATIONS RELIGIEUSES, du professeur Augusto Villa, Il suffit de citer les chapitres de cette étude : l'idolâtrie cruelle, la prostitution sacrée, l'ascétisme, la théophagie, le tatouage, l'offrande des chevelures, le Mage, la morale des religions pour en démontrer tout l'intérêt. LES ABERRATIONS RELIGIEUSES font la seconde partie du volume Le Religioni e la Scienza, édité jadis par « L'Universita popolare », de Milan. — L'EN DEHORS.

Les Colonies Communistes et Coopératives

Par Charles GIDE

II

Une première question se pose : y a-t-il réellement une forme de société supérieure aux autres, s'imposant par la force même des choses, ou bien par la nature même de ces choses ne peut-il y avoir coexistence de formes sociales différentes ? Répondre immédiatement à cette question reviendrait à donner comme élément de cette étude ce qui ne doit en être qu'une conclusion, mais contrairement à ceux qui croient que la différenciation des tempéraments et des caractères rend impossible toute définition d'un système social plus ou moins rationnel, il est aisé de démontrer que tous les humains subissent d'innombrables obligations communes et que leur nature physico-chimique ne les soustrait nullement au déterminisme universel dont ils sont le produit et la fonction.

Nous pouvons donc rechercher dans quel sens les humains sont susceptibles de coordonner leurs efforts et quelles sont les caractéristiques de l'effort individuel et de l'effort collectif.

De l'observation des hommes et des formes très dissemblables de leurs sociétés, il nous paraît possible d'établir immédiatement le fait suivant : la mentalité humaine est très plastique et susceptible de s'adapter à des mœurs très différentes les unes des autres.

En continuant notre observation, nous voyons encore ceci : les sociétés les plus solidement organisées sont celles qui reposent sur des facultés naturelles, instinctives et héréditaires telles que le mysticisme, la peur, l'intérêt, l'esprit grégaire, l'esprit de conquête ; plus rarement l'affection et encore plus rarement le sens esthétique et éthique. Peu d'humains éprouvent en effet le besoin de s'assembler pour vivre dans la beauté et l'harmonie des sensations, des sentiments et des pensées.

Une troisième observation nous démontre l'indifférence de la forme de coordination groupant les humains pourvu qu'elle s'appuie sur quelques-unes des facultés citées précédemment, mais par contre sa durée paraît proportionnelle à l'harmonie ou au désaccord survenant entre ces divers instincts s'opposant les uns aux autres. C'est ainsi que les sociétés monastiques créées par l'esprit mystique portent en elles-mêmes le chancre rongeur de l'esprit de conquête, qui finit toujours par les détruire.

L'homme, même mystique, est avant tout un conquérant et la vie sociale se ramène à ces deux nécessités de la vie qui sont : la conservation de l'acquis (esprit de conservation) et le désir de conquête (esprit d'évolution et de révolution).

Enfin une dernière observation nous enseigne que les sociétés basées exclusivement sur l'une ou l'autre de ces facultés n'ont qu'une durée très limitée et que, si tous les étendards se valent pour grouper les humains, seuls ceux qui parviennent à satisfaire la complexité de l'homme mènent à des succès durables.

De ce qui précède, nous pouvons conclure qu'il y a quatre possibilités de formes sociales : 1° Celles dont les conceptions ne correspondent à rien de profond dans le déterminisme humain ou se basent sur des antagonismes instinctifs ou psychologiques ; elles s'effondrent plus ou moins rapidement. 2° Celles dont les conceptions paraissent présentement très adéquates à la nature humaine (en petits groupes ou en grands) mais dont l'évolution dans le temps conduit à des conséquences néfastes (Colonies des Jésuites du Paraguay). Elles sont vouées à la mort par momification progressive. 3° Celles dont les modalités actuelles se heurtent et s'opposent plus ou moins violemment aux mœurs artificielles des humains, mais finiraient par triompher avec le temps si elles parvenaient à s'imposer. Elles sont difficilement réalisables. 4° Enfin celles dont les concepts s'accordent avec la nature complexe de l'homme s'accroissent des possibilités actuelles, mais dans un sens évolutif et destructeur tendant à réduire le conservatisme au minimum, au profit de l'esprit de conquête et d'évolution.

Nous voyons donc qu'un système social doit réunir trois conditions de viabilité pour avoir quelques chances de réussite et de durée : 1° Satisfaire la complexité de la nature humaine. 2° Conserver l'acquis ancestral bienfaisant. 3° Pouvoir évoluer, se modifier et s'adapter très rapidement aux nouvelles nécessités imposées par la lutte pour la vie.

La première condition paraît quelque peu irréalisable, mais je crois au contraire la chose fort possible en définissant cette complexité. Nous pourrions la représenter par une sorte de pyramide renversée dont la pointe représenterait la fonction purement physico-chimique de l'oeuf humain, identique chez la plupart des animaux. Les oeufs humains en se développant présentent des stades identiques qui sont les fonctions physiologiques, puis affectives et enfin cérébrales ; mais tandis que les premières fonctions partant de la pointe de notre pyramide nous paraissent précises et limitées et, partant, susceptibles de définitions, de délimitations et de coïncidences collectives, les autres fonctions vont en s'amplifiant vers une base indéfiniment reculée, élargie et variable avec chaque individualité et rendant par conséquent très instable toute construction sur cette base illusoire et pratiquement inaccessible.

Si nous voulons caractériser tous les plans de cette pyramide je dirai que le premier plan, près de la pointe, est celui des besoins physiologiques : manger, dormir, se vêtir, travailler (dépense musculaire, etc.). Il constitue le fond et la base de toute vie. Le deuxième est le plan affectif englobant toute chose attirant notre sympathie et exigeant également un comportement sympathique à notre égard. Il s'applique davantage à la forme et s'appuie sur des résonances à la fois héréditaires et éducatives, variées et changeantes. Enfin le plan cérébral, le plan des sciences et des arts, celui de la sensation, de la représentation et de la compréhension est si prodigieusement étendu, divers et personnel, qu'il reste un monde en soi, intraduisible et inexprimable en sa totalité.

Toute société est une coordination d'efforts pour produire et pour consommer et cette coordination n'est possible que par l'existence de points communs, de faits impersonnels établissant une liaison entre les membres participant volontairement ou involontairement au fonctionnement de cette société. Il est donc évident que les assises les plus solides d'une société se suffisant à elle-même ne peuvent se trouver que dans l'impersonnalité et la communauté des besoins physiologiques et, en fait, c'est bien ainsi que les choses se passent. On objectera que des sociétés durables se sont fondées sur des abstractions, mais j'affirme que ce sont des caricatures de sociétés et je m'étonne que Charles Gide ait pris au sérieux les moqueries et autres ramassis de bigots célibataires et abstinentes. Le propre d'une société c'est de trouver en elle-même tous les éléments de sa vitalité et de sa durée, et la chasteté véritable est un élément de mort.

J'insiste sur la durée car elle est pour moi l'indice même de la vitalité. On a une tendance à confondre les formes apparentes, variables et changeantes des sociétés avec leur existence réelle. Qu'une multitude d'humains subisse, successivement, république, royaume, dictature ou toute autre chose cela ne change presque rien au plan d'organisation des besoins physiologiques situé près de la base de notre pyramide. Sous ces formes diverses la société persiste réellement. Mais qu'une colonie échoue dans sa tentative et ses membres réduits à leurs seuls moyens périeraient misérablement sans la vieille société, celle qui dure vraiment, qui les recueille à nouveau. La durée est donc salutaire et si pendant la période d'essai de cette colonie la dite vieille société cessait de durer, les apprentis colons apprendraient à leurs dépens les avantages de l'entente et de la tenacité, volontaires ou non. On peut donc affecter de négliger élégamment la durée des choses lorsqu'on est sûr de trouver en temps et lieu tout ce qui est indispensable à sa propre durée, et cela grâce à ceux qui font précisément durer ces choses que l'on est incapable de prolonger et de conserver soi-même.

Il y a également confusion entre durée et immuabilité. La durée est une portion de temps ; le temps est fonction du mouvement ; le mouvement est un élément d'évolution et de changement. L'être humain dure de sa naissance à sa mort en passant par d'innombrables aspects, mais la société, comme l'espèce, ne peut avoir une durée, ni des changements, comparables à ceux d'un de ses membres, car elle est une chaîne infinie d'êtres se succédant les uns aux autres et qu'il est impossible de couper réellement sans détruire radicalement et l'espèce et la société. Ce qui augmente la confusion c'est que l'on appelle sociétés des groupements partiels fondés sur quelques éléments instables des plans affectifs et intellectuels, et devant inévitablement disparaître avec les variations individuelles des adhérents.

En résumé la complexité de la nature humaine pourrait se satisfaire par une série d'associations secondaires, s'appuyant sur une association primordiale très limitée, avec contrat et à caractère obligatoire et durable pour les besoins physiologiques. Ensuite, facultativement, les autres associations plus instables se créeraient pour la satisfaction des besoins plus rares et plus difficiles à harmoniser collectivement.

Je ne reviens pas sur la question du contrat qui est en sociologie, ce qu'est le plan d'une construction en architecture. Pour construire une hutte point n'est besoin de plan, mais une société est un vaste édifice très compliqué, exigeant beaucoup de prévision et de coordination ; chose absolument impossible à réaliser sans connaissances préalables du fonctionnement à venir de cette société.

La deuxième et la troisième conditions, qui sont la conservation de l'acquis bien-

faisant et l'adaptation aux modifications du milieu, s'imposent par le spectacle même de la croissance des êtres conservant les conquêtes passées sous peine de cesser d'être, mais se modifiant selon leurs propres réactions et selon le rythme du milieu. Il est donc indispensable qu'une société se fixe sur des bases conservatrices d'acquis social, à la condition précise que ces bases soient impersonnelles, spécifiques et nécessitées par les particularités biologiques de l'espèce humaine. L'évolution même rapide serait ainsi assurée par des modifications adéquates à la vitalité du groupement primordial, car celui-ci fondé uniquement sur des buts précis et objectifs, soumis aux données de l'expérience ne pourrait gagner à de réelles et démonstratives améliorations. Les autres associations plus fantaisistes, à durée plus ou moins éphémère, caractérisées par les quelques points communs de leurs adhérents, s'épanouiraient ou disparaîtraient au gré de leurs participants sans grand danger vital pour eux et pour les autres.

Reste la question de l'animateur (1). Celui-ci me paraît nécessaire comme me paraît nécessaire une première cellule pour la formation d'un être pluricellulaire. Mais cet animateur doit ensuite disparaître dans la collectivité comme disparaît la cellule primitive dans la construction de l'être humain. Je suis trop individualiste pour me plier aux bizarreries d'un homme, si génial soit-il, mais je suis assez objectif pour accepter immédiatement un fait expérimental, une vérité démontrée même par un mystique, car les faits et les vérités n'appartiennent point aux individus, mais aux relations des choses entre elles et leur impersonnalité, leur universalité en fait la propriété de tous les êtres raisonnables et sensés. Une vérité, même sortant de la bouche d'un seul, est toujours un produit spécifique ; mais se figer, s'hypnotiser autour d'un directeur de conscience, d'un ordonnateur de rythme, d'un chef d'orchestre social battant la cadence, l'allegretto et le pianissimo me paraît tout ce qu'il y a de plus dangereux, de déraisonnable et de dégradant.

C'est dangereux parce que nul homme n'est universel, au point de tout connaître ; ni suffisamment impersonnel au point de supprimer ses propres vues particulières et qu'il impose, tôt ou tard, ses volontés strictement individuelles aux bases impersonnelles du groupement. Ce qui en amène inévitablement la ruine lors de son départ ou de sa mort. D'autre part son influence directrice supprime les initiatives, éloigne les énergies véritables pour ne grouper que des suiveurs sans valeur et sans volonté. Ce qui est une autre cause d'effondrement lorsqu'il disparaît.

C'est déraisonnable parce que chaque individualité humaine doit évoluer selon son rythme et son déterminisme particuliers et que les seuls points de contact permettant l'association avec les autres individualités ne peuvent être que des points communs impersonnels excluant précisément l'originalité strictement personnelle de l'animateur. Nul ne peut se substituer à autrui pour manger ou dormir à sa place. Pourquoi substituer alors sa volonté à la sienne et penser pour lui ? Mon déterminisme individualiste se révolte devant cette usurpation possible de mon activité. Je veux penser et agir par moi-même et c'est pour cela que je trouve dégradant l'obéissance à un autre être humain. Abdiquer ma personnalité devant celle d'un autre homme, m'effacer dans son ombre, bruire dans les échos de sa voix, penser sous ses directives, agir selon ses instincts équivalant pour moi au suicide de mon individualité, de toutes les individualités.

On objectera que rien ne se fera sans animateur et qu'il en a toujours fallu. C'est précisément ce que je reproche aux fondateurs de mondes nouveaux. Il importe peu de rajeunir le système patriarcal, de le fleurir et le parfumer. C'est de la vieilleries sentant le tabou et la sorcellerie. Respecter le patriarcat décrépit, le sorcier grimé ou l'animateur verbeux et despotique, c'est s'incliner servilement devant l'icône humaine et l'homme ne doit s'incliner que devant le fait objectif reconnu par sa propre raison.

Le passé nous a donné sa mesure. C'est bien suffisant. Nous savons ce que vaut la coordination autour du chef. Apprenons maintenant à nous coordonner autour des faits objectifs et des idées impersonnelles, ou alors cessons nos critiques contre l'autoritarisme capitaliste et bourgeois.

Disciplinons nos penées vagabondes, nos vœux musards, nos désirs batifolants et insatiables lorsqu'il s'agit de réalisations collectives. Réservons aux liaisons amicales ces charmantes fantaisies, faites de nuances mouvantes et d'imprévu renouvelé qui sont les joies les plus fraîches et les plus pures de la vie.

Comprenons que le milieu ne peut changer par lui-même. Le milieu pour l'homme, ce sont les autres hommes. Chacun de nous constitue le milieu pour autrui. Dire que changer le milieu peut changer l'homme est une tautologie qui revient à dire que changer l'homme, c'est changer l'homme. Cette simplicité de concept est redevable à ces sociologues naïfs qui s'imaginent que l'homme n'est qu'un pion prenant telle ou telle valeur suivant la case du damier où le glisse le joueur. En réalité le milieu est en nous par l'hérédité ancestrale et nos réactions sont l'expression de cette hérédité, modifiée par les innombrables hérédités agissant éducativement autour de nous suivant des circonstances plus ou moins prévisibles ou fortuites. L'être se modifie dans le temps, selon ses virtualités évolutives et ce temps ne

Tout est joie

Tout est plaisir
Ici-bas tout est joie
Pour celui qui connaît la vie et veut la vivre
Pour l'homme en santé : sain de corps et d'esprit
Quand un frugal repas aiguise l'appétit
L'avant-goût et la joie qui suit : se mettre à table.
Le plaisir du tabac aux fumées en spirales...
La joie de retrouver dans son lit le sommeil
Après une journée d'excessive fatigue.
Le suave agrément de se débarbouiller
Et de laver son corps le matin au réveil
L'ivresse de donner au soleil
Un baiser.

Mettre sur les chenets ses deux pieds en pantoufles
Se blottir dans les draps quand dehors le vent
Satisfaire ses sens où la joie se concentre [souffle,
Avoir l'estomac plein et la galeté au ventre
Jouir de ses organes et chanter le phallus
Retrouver dans un pli du sexe, sa compagne
Et tout le rituel humain des voluptés...

La satisfaction béate de manger
Et le soulagement de courir à la selle.
Le plaisir de bien boire et se soulager contre un
Quand l'envie vous tenaille. [mur
La sagesse qui rit et vous rompt les entrailles.
L'intime joie du soliloque
Et le plaisir vivant d'un quatuor joyeux.
La joie de rencontrer dans un livre, un ami
Le régal de l'ouïe et le plaisir des yeux
La pleine joie d'aimer et de vivre sa vie
De boire, de manger et de baiser encor
Et de se réveiller en action
De dormir

Pour l'homme-roi sur cette terre
Tout est joie et tout est plaisir.

Augustin MABILLY.

Si la bande de votre journal porte l'avis :
« Votre abonnement expire le » SUIVI D'UNE
DATE et que cette date soit dépassée,
payez votre abonnement

ou renvoyez cet exemplaire s. v. p.

dépend nullement de la volonté d'un Hariman pressé par les circonstances et envieux de la lampe d'Aladin. S'il faut vingt générations pour créer héréditairement la coordination impersonnelle et raisonnable des humains il est puéril de la vouloir intégrale actuellement. On ne peut transformer subitement un gland en chêne tricentenaire. Tant pis pour les mystiques.

Mais de ce que la coordination impersonnelle ne me paraît collectivement réalisable sur une grande échelle que dans X générations, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas actuellement praticable par une élite plus évoluée que l'ensemble des humains. Cette élite ne réalisera quelque chose de vraiment nouveau que si elle s'inspire d'un véritable esprit individualiste favorisant l'épanouissement de chaque personnalité. Et c'est ici que je n'hésite point à défendre le communisme partiel si paradoxal que cela soit. J'ai dit au commencement que les groupements les plus rationnels sont ceux s'accordant avec la nature complexe de l'homme. Or celui-ci évolue en se dégageant lentement du mysticisme et de l'ignorance et se rapprochant de l'objectivisme critique et expérimental. Fonder un milieu sur le mysticisme, le favoritisme et autres soutiens du capitalisme, c'est s'appuyer sur des bases s'effritant sous les efforts de l'esprit critique et la tendance à l'universalisation. L'analyse sociale objective révèle la fusion des efforts ancestraux, la collaboration anonyme de tous les humains, la participation évidente de toutes les valeurs individuelles à la création des richesses sociales. Rien n'appartient à un seul. Tout est le produit de tous. L'Un n'est rien sans les autres Uns. C'est l'éclatante vérité d'aujourd'hui et de demain.

Par ma qualité d'homme je dois jouir de la richesse collective, puisque tous mes ancêtres épars sur le globe y ont collaborés. Mais cette richesse, fruit de l'effort collectif, réduite à ma part individuelle, ne me donnerait peut-être pas une grande aisance, ni de grands loisirs alors qu'utilisée collectivement elle peut être une source d'acquisitions plus vastes et de plus amples loisirs ; ce qui convient parfaitement à mon individualité conquérante et méditative. Le communisme des matérialités de la vie me paraît donc beaucoup plus avantageux que leur obtention personnelle et isolée.

J'admets d'ailleurs l'isolement du solitaire et de l'indiscipliné, mais à la condition expresse qu'il ne vienne point piller les produits de ceux qui œuvrent et se disciplinent pour se procurer l'abondance et l'oisiveté.

Lorsqu'on supporte le communisme puant des métros, théâtres, cinémas et cafés et le communisme exploiteur du commerce et de l'industrie capitaliste, on est mal venu de s'élever contre un communisme rationnel, réduit au strict minimum, laissant toutes facultés aux individualités pour se développer selon leurs concepts particuliers.

C'est sur ces aperçus généraux que je crois possibles des associations plus harmonieuses, plus fraternelles, sinon plus durables. J'essayerai quelque jour d'en réaliser une moi-même si je parviens à en réunir les éléments matériels indispensables à sa création, ainsi que les éléments moraux nécessaires à son développement. — IXIGREC.

(1) « Toute association, quelle qu'elle soit — non seulement les associations communistes mais la plus modeste société de secours mutuels, tout syndicat, toute coopérative — doit sa naissance à quelque individu qui l'a créée, qui la soutient, qui la fait vivre... » Les communistes que nous avons vu réussir, ou du moins, jouir d'une longue durée, sont seulement celles qui ont été engendrées par une personnalité assez forte pour obtenir l'obéissance de leurs disciples ». (LES COLONIES COMMUNISTES ET COOPÉRATIVES, pages 116 et 224).

Notre point de vue

L'animateur et l'arbitre.

Notre intention n'est point en rédigeant la rubrique Notre Point de Vue de faire œuvre de convertisseurs, mais bien de situer la position de l'en dehors par rapport à certains sujets exposés dans ses colonnes. On a pu s'apercevoir, que dans le domaine de l'abstrait, nous faisons volontiers de l'éclectisme. Dans le domaine du concret, il en est tout autrement. Nous n'oublions pas que nous nous sommes donné comme l'une de nos tâches de « faire de l'éducation » et nous croyons que la présentation de thèses apparemment contradictoires, mais sélectionnées, est éducative. Cela n'empêche pas que nous ayons une ligne de conduite très nette et dont nous ne devions pas.

Nous essayons donc non de convertir ceux qui ne pensent pas comme nous, mais de rassembler ceux qui partagent nos façons de sentir et d'agir, ceux dont la conception de la vie individualiste est analogue à la nôtre ou à peu près. Nous ne demandons à personne de nous accompagner contre son gré, nous réclamons de tous et de chacun qu'ils nous laissent poursuivre en paix nos expériences, les réussies ou les manquées. On nous a critiqués quelquefois de ne vouloir avoir raison que pour nous. Nous ne sommes pas des débauchés de bonheur pour tous. Nous exposons simplement que nous sommes de cet avis-ci plutôt que de cette opinion-là. Ceux à qui notre compte ne dit rien qui vaille vont s'abreuver ailleurs.

Il n'entre donc, dans le tracé de notre ligne de conduite aucune sous-estimation des directives adoptées par d'autres camarades. Nous ne nourrissons aucun dessein de remporter la victoire sur autrui, de triompher d'autrui. Nous agissons, nous œuvrons, nous parlons et nous écrivons conformément à notre déterminisme individualiste associationniste. Nos contradicteurs font de même, conformément à leur. Du moment que toute arrière-pensée d'hégémonie ou d'asservissement est écartée, nous admettons qu'autrui peut avoir autant raison que nous. Nous ne tolérons pas autrui, nous estimons qu'il vaut autant que nous pouvons valoir, si lui et nous pouvons valoir quelque chose. Nous partons de ce principe — nous ne sommes pas, à tort ou à raison, tout à fait dénués de principes — que pour opposée à la nôtre que soit la thèse d'autrui-camarade, il peut avoir autant raison que nous. C'est une base éthique. Nous croyons sincèrement que cette base faisant défaut, la porte est ouverte à l'archisme, quelle que soit la couleur de son manteau.

Nous soutenons ici la thèse de l'animateur. On la connaît. L'un des nôtres se présente qui se propose de réaliser une expérience, un projet, un plan qui exige, pour être mené à bien, plusieurs coopérateurs, un plus ou moins grand nombre d'associés. Comme déjà expliqué, l'entreprise nous convient ou nous déplaît. Dans ce dernier cas, nous refusons de nous y associer et tout est dit. L'insiste : tout est dit. Nous ne nous en préoccuperons plus. Pourquoi intervenir là où l'on n'a pas besoin de nous ? C'est encore une des thèses de l'en dehors qu'il faut laisser chacun faire ses expériences : c'est la pratique qui instruit, non la théorie.

Nous ne sommes pas suspects de tendresse pour les démocraties ou médiocrités — ad libitum. Le bloc enfaniné des comités — bloc irresponsable — ne nous inspire que méfiance. Nous préférons l'inspirateur, l'initiateur, l'animateur qui ne se dérobe pas.

Pourquoi n'a-t-on pas inséré mon article, le compte rendu de ma brochure, ma communication ? — J'étais d'avis qu'on le fasse passer, mais la majorité du Comité de Rédaction s'est déclarée contre son insertion. Renseignements pris, bien entendu, c'est mon interlocuteur qui avait proposé le rejet du « papier », mais quelle jouissance paresseuse de pouvoir se retrancher derrière un ensemble ! Pourquoi n'a-t-on pas voulu de moi dans ce groupe, cette association, cette colonie ? — Ah, mon cher, j'ai eu beau insister, la majorité de l'assemblée n'a pas voulu l'accepter ! Après informations, on apprend que c'est en conséquence du tableau flatteur que cet ami intime a tracé de vous que l'assemblée dont s'agit a rejeté votre candidature.

Le Comité, la majorité, occasions providentielles de se défilent, de se dérober à toute responsabilité personnelle, d'esquiver la prise à partie individuelle. Nous aimons mieux, individualistes, l'animateur, l'inspirateur, l'initiateur qui prennent leurs responsabilités loyalement, franchement, à découvert, au risque de nous heurter :

« C'est moi le responsable, je ne veux pas de ton article ou de ta communication parce qu'il ne me convient, ni à l'esprit de mon journal » — « Je ne veux pas de ta pièce de vers, parce qu'elle ne renferme pas un brin de poésie » — « Je

ne veux pas de toi dans la colonie dont j'ai pris à tâche d'assurer le développement, parce que tu n'y serais d'aucune utilité » — « Je ne veux pas te fréquenter parce que ta tête ne me revient pas ».

Cette brutalité nous agrée mille fois plus que la dissimulation derrière le paravent de la décision de la majorité. Nous aimons mille fois mieux le ou la camarade qui nous déclare franchement qu'il ou elle ne nous fréquente que parce que nos compagnes ou nos compagnons lui plaisent, que celui ou celle qui cherche midi à quatorze heures pour nous exposer que ses occupations sont telles qu'il ne peut jamais se trouver là quand nous y sommes. Nous ne lui en voudrions jamais de nous demander de passer dans la pièce à côté s'il ou si elle a à s'entretenir intimement avec nos compagnes ou nos compagnons, nous déplorerions simplement le préjugé qui l'empêche de faire la cour, en notre présence, à nos amis ou amies.

Et ainsi de suite dans tous les domaines de la vie. Ah que l'atmosphère de la propagande serait assainie si chacun de nous, nous savions prendre nos responsabilités !

Notre conception de l'individualisme anarchiste postule donc l'animateur. Comment, d'ailleurs, en anarchie, ne garantirait-on pas à chacun la possibilité de grouper ou de réunir tous ceux qui le veulent dans un but et pour un temps donnés ? Toute conception de vie anarchiste qui interdit cela se contredit elle-même. Des anarchistes, isolés ou groupés, peuvent s'interdire tel ou tel comportement : il ne peuvent l'interdire à autrui, quitte à se défendre si ce comportement empiète sur ce qu'ils sont ou ce qu'ils ont.

Mais l'individualisme anarchiste combat de toutes ses forces, par contre, le dictateur — individu ou groupe — dont l'accession au pouvoir politique ou économique ou moral ou autre, implique disparition de toute concurrence, c'est-à-dire annihilation pour d'autres individus ou d'autres groupes de la possibilité d'initier, de créer, de poursuivre, de développer, etc., des activités parallèles à ou divergentes de celles du dictateur, parce qu'exerçant la domination, s'est réservé le monopole ou le privilège. L'animateur ne réunit que ceux qui veulent bien se laisser rassembler. Le dictateur force à l'obéissance autant ceux qui veulent que ceux qui ne veulent pas de sa dictature. La dictature est une catégorie de l'étatisme.

Notre conception de l'individualisme anarchiste postule l'animateur, à condition qu'il nous fasse savoir, quand il nous réunit et nous choisit, les efforts qu'il attend de nous, les résultats que nous sommes en droit d'espérer, si l'entreprise réussit. A condition également que préalablement à notre adhésion à sa proposition, il nous présente un contrat, des statuts, un catalogue, un aide-mémoire, un agenda — peu importe le terme — indiquant clairement ce qu'il attend de nous et ce que nous pouvons attendre de lui.

Il faut naturellement qu'il y ait bonne foi de part et d'autre. Sans bonne foi, rien à faire et quand je parle de bonne foi, ce n'est pas de bonne foi à éclipses. L'animateur ne nous demandera rien en plus de ce qui figure au catalogue des charges ; nous ne lui demanderons rien en plus de ce qui figure à la liste des profits — catalogue et liste établis, discutés, acceptés sans aucune intervention ou arbitrage archiste.

Notre conception de l'individualisme anarchiste postule que tout contrat n'est valable que pour un objet et un temps déterminés, qu'il est résiliable après préavis, c'est entendu, mais RESILIALE. C'est en rien comprendre à l'individualisme comme nous le concevons que de l'envisager comme un facteur de statisme, de permanence à tout prix.

L'essentiel, pour nous, est que dans l'association que nous propose l'animateur, notre individualité « s'affirme » pour une heure, un mois, un an, un lustre, etc. — c'est-à-dire que dans le but qu'elle poursuit, notre personnalité, en tant que goûts, désirs, aspirations, appétits individuels, se trouve, pour le moment, à tout moment, satisfaite et assouvie.

Nous ne voulons pas nous associer avec un animateur modifiant, pour complaire à certains de ses co-associés, les termes du contrat dont la teneur, justement, a motivé notre adhésion à son plan. Et nous comprenons fort bien de notre part que l'animateur ne veuille pas que l'association qu'il a créée et dont il assume le développement s'écarte de l'objet qui a motivé sa création. Le contrat doit pouvoir garantir l'animateur contre cette éventualité. Imaginez-vous l'en dehors se mettant à prendre le parti des honnêtes gens, des jaloux et des abstinentes ?

Le contrat doit pouvoir garantir l'animateur contre toute éviction des avantages que l'association accorde à ses associés, toute diminution de la quote-part qui

Banditisme, Christianisme, Individualisme

Notre propos n'est pas de présenter ici une argumentation nouvelle pour prouver l'affinité existant entre l'anarchisme « altruiste » et le christianisme « pur », nous nous bornerons simplement à déclarer que pour nous, la parenté est évidente.

L'un et l'autre, c'est-à-dire le chrétien et l'anarchiste, donnent la même importance au mot « prochain », et acceptent avoir des devoirs envers lui. L'un et l'autre adoptent, en dépit d'un idéal social différent, la même attitude humanitaire ; ce ne sont que les croyances et les procédés qui varient.

Notre « illégaliste » ou « expropriateur » anarchiste agit en chrétien quand il parle de solidarité humaine, de justice, et qu'il attribue à ses opérations illégales un caractère de mission sociale. Il s'acharne à justifier ses actes dans un sens altruiste ; il souligne la présence du mal par son crime même ; il fait ressortir les iniquités sociales par le fait même de réclamer son droit aux choses qu'il s'approprie et ne perd pas de vue la transformation du système social qu'il appelle de tous ses vœux.

Historiquement, le mouvement chrétien fut peut-être une rébellion contre l'égoïsme de l'antiquité. Théoriquement, la doctrine chrétienne pourrait se considérer comme une tendance vers l'émancipation de l'humanité, puisqu'elle considérait tous les hommes comme des créatures égales, avec les mêmes droits au bonheur. Les premiers chrétiens sans doute se révoltèrent contre les mœurs, la morale, les lois de leur époque. Naturellement, il arriva que ses théologiens fondèrent une morale, pire que l'ancienne, et firent du christianisme l'odieuse instrument d'oppression que nous connaissons. Mais c'est un fait reconnu qu'au début le christianisme comprenait des éléments réfractaires au mal social, voire révolutionnaires, et que la base de leur révolte n'était autre qu'une aspiration à la justice sociale.

Les anarchistes, athées et antiautoritaires, rejettent le qualificatif de chrétien qu'on leur attribue parfois. De même, il ne plaît pas à un homme de race blanche

lui est attribuée des profits (d'un ordre ou d'un autre), et l'on sait que nous admettons la possibilité d'une prime comme compensation à la peine et aux efforts que l'animateur s'est donnée et a fournis pour conduire notre association à bon port et lui gagner des adhésions et des sympathies. C'est dire que nous ne saurions admettre qu'on s'insouciant de la joie et du contentement de l'animateur. Voilà vingt-cinq ans que j'ai dénoncé le scandale de l'exploitation des propagandistes par (voir mon article CEUX QUI EN VIVENT, dans l'anarchie de Libertad) les propagandés. Et j'ajoute que c'est une honte, pour un milieu comme le nôtre, qu'au bout de trente ans de propagande un propagandiste en soit à cent sous ou à une souscription près pour assurer la vie d'un journal ou la parution d'une brochure.

Certes, la nature et le mode de compensation devront être fixés à l'avance. Et qu'on ne nous parle pas de compensations morales, intellectuelles ou autres foutaises, bonnes pour des spiritualistes et qui font lever les épaules aux égoïstes que nous sommes. C'est sur le plan matériel que nous voulons que se débattent le mode de compensation que nous paraît valoir l'effort constant et persévérant de l'animateur.

Il est naturel, si des difficultés s'élèvent dans l'interprétation des clauses du contrat d'association que celui qui l'a conçu et proposé remplisse le rôle d'arbitre. J'ai déjà expliqué dans l'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE (§ 137) que l'arbitrage volontaire « n'impliquait aucune diminution de la dignité personnelle (pour un anarchiste s'entend)... dès lors que l'arbitre choisi l'était en dehors de toute intervention de l'Etat ». Je n'ai aucune raison de changer d'avis. D'ailleurs, pour notre part, que ce soit au point de vue économique, sexuel, intellectuel, récréatif ou autre, nous ne voulons nous associer — peu importe le proposant : individualité ou groupe — que si le contrat proposé prévoit tous ces aléas : interprétation des clauses donnant lieu à discussion, arbitrage des conflits, disparition des initiateurs, question des apports, etc., etc. Le contrat d'association doit laisser le moins de place possible aux surprises. Et l'animateur nous inspirera d'autant plus confiance qu'il aura prévu davantage. Prévoir n'implique nullement le renoncement à l'aventure, la fuite du risque, la crainte de l'accidentel — l'aventure, le risque, l'accidentel devant entrer dans le calcul des prévisions.

Telle est la ligne de conduite de l'en dehors concernant la question si controversée de l'animateur. On peut en avoir une autre, diamétralement ou partiellement contraire, telle l'opinion d'Ixigrec, exprimée d'autre part dans son intéressant article sur les colonies communistes et coopératives. Nous nous en tenons à la nôtre.

E. ARMAND.

qu'on lui attribue la même origine qu'à un noir. Cependant, il n'y a aucun doute que l'anarchiste idéaliste puise son inspiration dans le même principe que celui qui domine le christianisme.

L'anarchiste illégaliste, par exemple — à moins d'être catégoriquement individualiste — n'admet pas qu'il « travaille » uniquement pour lui-même. Il prétend corriger une injustice, ou accomplir un acte de protestation, d'insurrection, dans un but humanitaire, au fond. Il critiquera le luxe du bourgeois qu'il vole ; il stigmatisera ses spéculations et ses exploitations, les traitant d'escroqueries et de filouteries. Il suivra une ligne de conduite rigide et obéira à une morale bien déterminée. Il ne trahira pas ses associés, il n'exploitera pas les malheureux, il ne vivra pas de la prostitution. Il lui arrive d'être végétarien, de ne fumer ni boire. C'était le cas de la bande Bonnot, typique sous ce rapport.

C'est dans ce sens que nous croyons pouvoir établir que le criminel — le « délinquant » ou « bandit » anarchiste — conserve un fond de christianisme. Il est encore l'héritier de deux mille ans de façon de penser chrétienne. Mieux encore, le produit direct de siècles de cette doctrine. Ceci dit, on ne saurait cependant nier le courant de pensée nettement antichrétienne, à l'œuvre dans le mouvement anarchiste. C'est l'existence de cette force nouvelle — ou nouvelle tendance formulée dans les écrits de Stirner et de Nietzsche et de la pléiade déjà importante de leurs continuateurs, qui nous fait classer les « bandits anarchistes » en deux catégories distinctes. La première catégorie est représentée par le type classique, néo-chrétien, ou « altruiste » — la seconde par le type antichrétien, émancipé ou « individualiste ». Dans nos précédents articles, nous avons déjà esquissé le premier type, occupons-nous du second.

En 1904-05 la « bande » dont le compagnon Jacob était le personnage le plus représentatif, occupa l'attention générale, en France et à l'étranger. La presse anglaise l'appela la Bande Ali-Baba. La dite « bande » — si ce terme lui convient — avait des ramifications sur tout le territoire français : des quatre-vingts camarades qui y furent compromis, plus de trente demeurèrent en prison. Tous les types qu'on rencontre dans le monde anarchiste s'y trouvaient représentés. Il y avait le professionnel du vol, ou criminel habituel ; le criminel ou délinquant occasionnel ; l'humble travailleur et l'intellectuel. La bande Jacob comprenait des artistes, des auteurs, des hommes, des femmes, tous anarchistes, ce qui fit conclure à la justice qu'il s'agissait d'une organisation, d'une bande avec un chef et une discipline.

Point n'est besoin de raconter ici les faits et dits de cette fameuse bande qualifiée alors d'« association de malfaiteurs ». Nous nous contenterons d'expliquer un peu la personnalité de celui qu'on lui attribua comme « chef » et qui accepta la responsabilité des actes et délits perpétrés. Jacob représente pour nous le type moderne du bandit anarchiste intellectuel, à tendance nettement individualiste. C'est pour cela que sa manière de penser et de se présenter vaut la peine d'être considérée et étudiée.

Comme Duval et Ravachol, Jacob était un type de son époque, autrement dit il représentait une tendance de son temps. Il n'était pas l'idéaliste, l'altruiste, le réveur de sociétés parfaites et bienheureuses, mais le « fils de son siècle ». Il marquait une volte-face ou une régression dans l'histoire du mouvement anarchiste. Stirner et Nietzsche avaient parlé. Jacob avait découvert son MOI. « Moi » d'abord, le monde ensuite. Il aimait le monde, mais à sa façon, et sans se laisser entraver par des principes débilissants. C'était le type antichrétien, émancipé, essentiellement dangereux pour la société qui dépend des croyances altruistes pour se conserver et dominer l'individu.

C'est avec Jacob que se manifesta, pour la première fois le bandit moderne, celui qui n'a rien de romantique, celui dont les droits ne connaissent pas de limites, celui qui parle sans crainte et sans remords. Les idées agitent le monde, les croyances sont des facteurs nouveaux de l'histoire, une conception nouvelle est en cours de formation, l'individu parle enfin pour lui-même.

Dans le cas de Jacob et de ceux qui lui succédèrent, nous voyons un individu soulevé contre la société entière, non comme révolutionnaire, mais comme bandit ; c'est à dire comme quelqu'un qui veut s'emparer, grâce à des moyens prohibés, des choses nécessaires à la jouissance de la vie. Nous sommes en présence d'un « émancipé » qui considère la logique avant toute autre chose.

Pour quelles raisons, interroge-t-il, agirais-je de l'unique façon qu'on me trace ? N'ai-je pas tous les droits ? Pourquoi m'occuperais-je, moi l'unique, l'individu parfaitement indépendant de toute autorité, des institutions et de la morale ?

Il est certain que le chrétien et le néo-chrétien sont imbus de « considérations » et de « respects », qu'ils fournissent des « explications » de leurs droits. Leur conception de la vie est toute différente de celle de Jacob, qui voulait vivre à sa guise, tout de suite, et non dans le ciel, car on ne peut y louer d'avance une bonne place.

Cependant, malgré cette théorie dangereuse, notre « affranchi » est anarchiste. Il poursuit sa logique, scientifiquement, étudie et connaît quel est son intérêt. Il sait que son intérêt n'est pas de faire de la vie une fête perpétuelle, de s'associer avec des joueurs et des prostituées, de considérer l'ivresse comme une félicité, de perdre son argent aux courses.

Il sait aussi que l'état social actuel est mauvais. Il sait pourquoi il l'est. Il n'ignore pas qu'il existe une tendance à transformer la société sur de nouvelles bases, qu'il existe une aspiration générale vers une vérité nouvelle.

Tel était Jacob, tel il défendait sa position. Il savait parfaitement qu'il n'avait pas d'excuses pour faire tort à autrui, mais il savait également que le criminel moderne est le produit inévitable du mal-être social ; qu'il y trouve des excuses et des justifications. Bien qu'il eût accepté la responsabilité de ses actes, il savait surtout que lui-même était déterminé par les conditions existantes, les idées reçues, et l'esprit de révolte qui s'était développé en son cerveau.

Nous ne poursuivons pas plus loin cette intéressante étude. Dans un prochain numéro nous essaierons d'exposer et d'analyser les théories du « bandit » anarchiste individualiste. — E. BERTRAN.

THÉOSOPHIE

III

LA RÉINCARNATION postule, comme je l'ai dit plus haut, l'existence, non démontrée, d'un principe immatériel, parcelle de Dieu, donc éternel. Mme Annie Besant a jugé à propos d'apporter deux nouvelles preuves de cette existence, qui ne valent pas mieux que les autres — c'est le moins qu'on puisse en dire. L'une est tirée des expériences spirites (bien que — étrange contradiction — elle affirme qu'elle n'est pas spirite), et l'autre des fameux voyages dans l'au-delà, dont j'ai parlé plus haut. Evidemment, pour se contenter de semblables preuves, il faut avoir une aptitude très spéciale à la conviction. Je n'insiste pas.

Les théosophes invoquent les arguments suivants en faveur des réincarnations successives de l'ego transmigrateur :

1° Cette théorie est d'accord avec le sentiment de la Justice, et explique les inégalités existant entre les hommes, et aussi entre les autres animaux — la loi de Karma jouant ici à l'appui de cet argument.

La réponse est facile : qu'est-ce qui nous prouve qu'il y a dans l'Univers, dans la Nature, quelque chose qui réponde à notre idée de Justice, pure convention, pure abstraction ? C'est encore sur un postulat

non démontré que s'appuie cet argument. Je crains même qu'il n'y ait ici, dans la pensée de bien des théosophes une grosse pétition de principe : ils basent l'idée de Réincarnation sur celle de Justice, et vice-versa. Toutes les théories spiritualistes, d'ailleurs, toutes celles du moins qui comportent des données eschatologiques, ont été imaginées gratuitement, dans l'unique but de nous consoler des injustices souffertes dans la vie terrestre par l'espoir d'une réparation future. Elles prouvent simplement notre désir d'une Justice réparatrice, et non cette Justice.

2° L'humanité a toujours évolué, et continue à évoluer vers le mieux, intellectuellement et moralement. La Réincarnation seule explique cette évolution, ainsi que les différences intellectuelles et morales entre les hommes, notamment entre frères, et pourquoi il ya des génies en même temps que des intelligences médiocres.

La réponse est également très facile. C'est celle de Laplace à Napoléon : nous n'avons pas besoin de l'hypothèse Réincarnation. L'hérédité, et d'autres facteurs accessoires — les influences circonstancielles — expliquent parfaitement les différences en question et l'évolution psychique. Les théosophes le nient, il est vrai, mais c'est uniquement parce que cette explication si simple gêne leur théorie, qui devient inutile. M. G. Chevrier ne craint pas d'écrire : « Il est avéré (c'est moi qui souligne) que rien de ce qui qualifie l'homme véritable, rien de ce qui caractérise son évolution — acquis intellectuels et moraux — n'est transmissible par hérédité ». Avéré ?... Où ? Sans doute Square Rapp ! Cette affirmation gratuite est un simple corollaire de la théorie théosophique, et non un argument sur lequel elle se base. Les théosophes commencent par postuler la Réincarnation, puis ils déduisent des faits ce qui leur convient, et suppriment ce qui les gêne. C'est très commode.

En réalité, la transmission des caractères psychiques par l'hérédité est démontrée par les exemples mêmes que les théosophes invoquent comme les plus probants en leur faveur, ceux des rapports entre parents et enfants, et entre frères. Il n'y a pas, en effet, que des différences entre eux. Il y a aussi des ressemblances. Je n'en veux pour preuve que les nombreux proverbes et adages populaires qui les constatent : « Bon chien chasse de race », « Les corbeaux ne font pas de rossignols », « Tel père, tel fils », « La sœur vaut le frère », « J'ai tiens ça d'papa », « Il a de qui tenir », etc. Tous ces adages n'ont pu évidemment être inspirés que par des constatations répétées de ressemblances. Nous pouvons d'ailleurs nous en rendre compte tous les jours autour de nous. Je connais même des personnes présentant des différences énormes avec leurs parents, chez lesquelles on est étonné de retrouver un ou plusieurs traits très caractéristiques qui leur sont communs. L'histoire nous fournit aussi d'innombrables exemples de ces ressemblances, aux époques surtout, et dans les pays où la forme de société donnait à certaines familles un éclat particulier ; ces familles nous offrent de nombreux types très ressemblants par leurs qualités, leurs défauts, leurs vices : je cite au hasard les familles Scipion, César, Caton (à laquelle appartenait Marcus Brutus,

qui descendait aussi du premier Brutus) ; en France, les Guise, les Montmorency, les Valois, etc. ; en Italie les Borgia, les Doria, les Médicis, etc. Je rappellerai, dans un autre ordre d'idées, la famille Bach, véritable pépinière de musiciens, les Corneille, les Racine, les Crébillon, les Dumas, etc.

Si la Réincarnation est vraisemblable quand on considère les différences (et c'est uniquement ce que les théosophes veulent considérer) elle est extrêmement invraisemblable quand on considère les ressemblances. Car comment les expliquerait-elle ? — Par des coïncidences de hasard ? Elles sont trop nombreuses pour qu'on puisse envisager cette explication. Par un finalisme ? On n'en voit ni la nécessité ni le but. Par des affinités personnelles des egos ? Ceci serait acceptable si les réincarnations étaient libres, comme certains auteurs le supposent, notamment Han Ryner, dans *La Vie Eternelle*. Mais, dans le système théosophique, elles ne sont pas libres, elles sont imposées aux divers egos par leurs divers Karmas respectifs.

La Réincarnation des théosophes ne peut donc expliquer les ressemblances entre parents, tandis que l'hérédité les explique parfaitement. Et quand les théosophes affirment que l'hérédité ne concerne que l'être physique, et non l'ego, qui en est indépendant, ils vont d'abord à l'encontre des données expérimentales, et ils font en outre, encore ici, une pétition de principe, puisqu'ils postulent l'indépendance de l'ego, qu'il faudrait justement prouver.

Quant aux différences intellectuelles et morales entre proches parents, non seulement elles ne sont pas incompatibles avec le principe de l'hérédité, mais elles le confirment et nous donnent une idée de son mystérieux et compliqué mécanisme.

Les influences héréditaires sont en effet très complexes. Il y a d'abord les combinaisons, qui peuvent être très variées suivant les diverses époques, entre les éléments du père et ceux de la mère. Puis ces influences ne sont pas bornées à une seule génération. Nous héritons non seulement de nos pères et mères, mais de nos grands-pères, arrière-grands-pères, de tous nos ancêtres, même du primat d'où est sorti l'homme, et de toutes les formes antérieures. C'est pourquoi, sous le choc violent de quelque circonstance, — que de cas, par exemple, pendant la dernière guerre ! — des instincts endormis depuis longtemps se réveillent, brisant le réseau des acquis éthiques, et la brute primitive reparait. L'activité, la violence, si je puis dire, de ces influences diminue évidemment à mesure qu'on remonte dans le passé, mais elles agissent forcément, plus ou moins, depuis la première cellule d'où nous sommes issus. Et le voilà le véritable ego : c'est ce germe, qui a commencé avec la terre — et peut-être auparavant, — et qui s'est transmis à travers les siècles, en s'accroissant des apports successifs de chaque génération ; et c'est cet accroissement — comportant éventuellement des modifications et des régressions — qui constitue l'évolution humaine, physique, intellectuelle et éthique. Si l'on songe aux innombrables combinaisons des hérédités paternelles et maternelles — rien qu'en remontant à quinze générations on en compte plus de trente mille principales — le calcul est facile à faire — sans parler

des accessoires, il n'y a pas lieu de s'étonner des différences qui existent entre les hommes, même entre proches parents.

Il faut noter en outre que l'état physiologique et moral des parents au moment de la conception, et celui de la mère pendant la gestation et l'allaitement, peut influencer beaucoup sur la nature et le caractère de l'enfant. L'alimentation peut avoir une influence analogue ; outre que les vertus nutritives des aliments sont différentes, sait-on quels germes du passé ils peuvent apporter, leurs éléments ayant pu, dans des âges plus ou moins lointains, faire partie d'autres organismes, humains ou autres ?

Enfin, argument qui n'est pas sans valeur, bien des gens ne sont enfants du même père, et par conséquent frères germains, qu'en apparence, en vertu de la fiction légale « *Is pater est...* », mais, en réalité, ont eu des pères différents. Et voilà encore une bonne raison de différence entre eux.

Ce fameux argument des différences intellectuelles et morales entre les hommes ne tient donc pas debout.

On peut en outre faire à la doctrine de la Réincarnation une autre objection, c'est que nous n'avons aucune souvenance de vies précédentes. Les théosophes répondent en distinguant deux mémoires, celle de l'homme physique, et celle de l'ego, mémoire cachée ou cryptomnésie, ainsi que deux consciences, celle de la personnalité physique temporaire, et celle de l'individualité permanente (l'ego), dite cryptopsychie, cette dernière ignorée de la première.

Cette théorie, dont la jésuitique subtilité rappelle celle de la grâce suffisante et de la grâce sanctifiante des catholiques, est fort confuse, et présente des contradictions flagrantes. M. Chevrier, par exemple, nous dit que ce n'est pas l'homme physique, mais l'individualité, l'ego, qui se souvient. Et quelques lignes plus loin on peut lire : « La mémoire de l'homme physique est formée de ce qui impressionne son cerveau... » Alors, l'homme physique se souvient aussi. Mais, puisque notre individualité spirituelle, notre principe pensant, l'ego, est distinct du corps physique, qui n'est que sa demeure provisoire, comment ce corps pourrait-il penser — car se souvenir c'est penser — en dehors de l'ego ? Puis, si les souvenirs des vies passées sont enregistrés par la cryptomnésie, par la mémoire subconsciente de l'ego, puisque c'est cet ego qui se souvient, comment admettre qu'il ne se rappellerait absolument rien de ses vies passées ? Les théosophes prétendent que ces souvenirs restent enfouis dans la mémoire subconsciente, et que la personnalité physique n'en a pas conscience. En somme l'ego se souviendrait... sans se souvenir. Provisoirement du moins, car on nous affirme — notamment le D^r Geley — que cette surprise nous est réservée pour plus tard. De même qu'entre les deux sentiers où s'arrêta l'hésitation d'Hercule, l'Évolution fera un jour sa grande route entre ceux du Conscient et du Subconscient, dont il ne restera rien, les deux étant réunis, confondus, en une suprême et unique connaissance.

C'est de la jolie littérature, un original poème métaphysique, assurément. Mais ce n'est que cela. Car sur quoi se basent ces

LA TROUVAILLE

« Sept cents dollars ! »

Maynard venait de trouver l'argent au coin de la rue, à cinquante mètres de la maison meublée où il occupait une chambre. Les billets se trouvaient dans un petit portefeuille de dame.

Dans le crépuscule d'une journée de novembre, en plein New-York, à l'heure où des milliers de pauvres hères, mal vêtus, mal payés, s'écoulaient, comme un fleuve, de l'ouest vers l'est de l'immense métropole — lui, Maynard, avait conquis son Eldorado.

Du moins c'était ainsi que son imagination se représentait sa trouvaille. Ah cette imagination toujours à l'affût du nouveau et de l'inattendu dans sa vie terre à terre, toujours hantée par ce rêve d'aluettes toutes rôties tombant du ciel ! Ces sept cents dollars étaient un poème, un présage. C'était la clé ouvrant la porte de la Vie Nouvelle. Jamais il n'avait eu plus de cinquante dollars à la fois dans sa poche ! Aussi voyait-il dans la somme qu'il avait trouvée le moyen de conquérir la renommée à laquelle il avait tant rêvé.

Une fois rentré dans sa chambre, il s'était mis à compter et recompter l'argent — les billets de dix, de vingt, de cinquante dollars. Pas la moindre feuille de papier dans ce petit portefeuille, pas une allusion à sa propriété : vieux, usé, il devait appartenir à quelqu'un de pas trop riche, de toute évidence.

Qui était le possesseur du portefeuille ? Quand avait-elle perdu son trésor ? Comment avait-il glissé de sa poche ? Depuis combien de temps se trouvait-il à l'endroit où il l'avait découvert ? Pourquoi le Hasard l'avait-il choisi, lui, plutôt qu'un autre ? Toutes ces questions se succédaient avec la rapidité de l'éclair, dans le cerveau de Maynard. Elles furent suivies par un curieux sentiment d'hésitation, d'incertitude, de panique. Un besoin instinctif de s'enfuir, puis de cacher l'argent, puis de le jeter par la fenêtre s'empara de sa pensée. Était-il un voleur ou un lâche ? Garderait-il les 700 dollars sans faire insérer une seule annonce pour trouver celle qui les avait perdus, sans faire une seule tentative pour la découvrir ?

A vrai dire, tenait-il tant que cela à la découvrir ? Toutes les autres questions cessèrent de se poser à son esprit ou plutôt se fondirent en cette question unique : Tenait-il réellement à découvrir la propriétaire du portefeuille ?

Automatiquement il se dirigea vers la porte et tourna la clé dans la serrure. Il se dirigea vers la fenêtre, tira les rideaux, alluma les deux becs Auer. Il agissait comme quelqu'un qui essaierait, par des moyens physiques, de se débarrasser d'une présence invisible.

Il tira les billets de banque de sa poche, les mit dans le tiroir de sa table de travail et le ferma à clé. Il alla se coucher mais en laissant allumé un des becs de gaz, comme ses parents le faisaient quand il était un petit enfant. C'était la première fois depuis vingt-cinq ans qu'il ne dormait pas dans l'obscurité. Il aurait été bien en peine d'expliquer les raisons de son geste. Il se sentait mal à l'aise, sans énergie, et toute la nuit, dans son demi-sommeil, il lui sembla voir se dessiner en lettres de feu cette phrase : « Est-ce que je tiens réellement à découvrir la propriétaire du portefeuille ? »

Bien que son cerveau fût sans cesse en état d'activité, Maynard avait le sommeil profond. Il se leva le lendemain matin, ne se sentant pas dans son assiette, tourmenté. Il courut à sa table de travail, ouvrit le tiroir, espérant à demi que sa trouvaille n'avait été qu'un cauchemar, après tout ; mais non, les 700 dollars étaient là, où il les avait placés, à côté du livre auquel il travaillait depuis dix ans, ce livre refusé par vingt-cinq éditeurs, et qui avait été la passion de sa vie : « L'Évolution et la Disparition finale de Dieu ».

Ces 700 dollars représentaient la possibilité de pouvoir éditer son livre ; ils voulaient dire que lui, William Maynard, prendrait place parmi les géants intellectuels de son siècle.

Mais voilà que comme un hôte inattendu, sa conscience fit entendre sa voix sournoise. Ne devait-il pas faire paraître une insertion pour retrouver la propriétaire du portefeuille ? N'était-il pas tenu de faire tout ce qui lui serait humainement possible pour y parvenir ? Est-ce que la conscience a toujours raison ? N'est-ce pas un mot qui nous sert à dissimuler notre lâcheté ? Ceux qui ont accompli les plus grandes choses ont trouvé nécessaire de suffoquer en eux le sens de la justice,

L'histoire du monde a été faite par des surhommes, des hommes qui n'ont jamais douté de leurs premiers instincts, des hommes qui ont fait de leur conscience la servante des muscles et de la ruse.

Tout en s'habillant, Maynard analysait, aiguillait, tournait, retournait tous les points du problème. Il en arriva bientôt à la question de légitimité du droit de propriété. Quel droit n'est pas un droit illégitime ? Le droit de propriété a son origine dans la rapine. Herbert Spencer, Anatole France et Proudhon l'ont démontré. L'histoire physiologique et psychologique des 700 dollars trouvés par Maynard était une histoire de sang, de violence et de vol. Il n'y avait pas à discuter les lois naturelles ; il n'avait qu'à leur obéir.

Bah ! il n'était qu'un malade, un faible, une fausse couche. Il ouvrit les rideaux d'un geste furieux et la lumière du soleil inonda la chambre.

Mais son cerveau ne cessait de fabriquer de la pensée. Irrité contre lui-même au delà de toute mesure, Maynard referma le tiroir de la table, prit son chapeau et se précipita dans la rue. Il avait décidé d'annoncer sa trouvaille dans les journaux ; il allait se protéger des feux de l'enfer.

Il fut trois fois sur le point de franchir le seuil du bureau du premier des journaux où il devait faire insérer l'annonce ; trois fois il revint sur ses pas. De guerre lasse il rentra chez lui.

Le soleil avait fait du matin une flamme d'or et l'imagination de Maynard avait pris feu. Il voyait son livre relié exposé à la devanture de librairies dont les propriétaires n'étaient pas encore nés. Ses rêves étaient de pourpre et son pas léger, quel sot il faisait ! L'argent était à lui, autant que son paletot et ses chaussures. D'ailleurs, son paletot et ses chaussures étaient-ils réellement à lui ? Qu'en savait-il ? Il s'arrêta et jeta un regard vers la maison dont il venait de faire le tour : il se trouvait à l'endroit même où, la veille au soir, il avait découvert le portefeuille.

Une femme parcourait nerveusement de long en large le trottoir s'étendant le long de la façade de la pharmacie du coin. Elle devait avoir dépassé la cinquantaine, elle avait les cheveux gris, elle était vêtue pauvrement, ses mains et son visage étaient rudes.

Comme une balle, une pensée traversa le cerveau de Maynard : voilà la femme

qui a perdu les 700 dollars. Il la regardait pétrifié, paralysé, comme quelqu'un qui rencontre un fantôme en plein midi.

La femme parcourut au moins une douzaine de fois l'espace de trottoir s'étendant devant la façade de la maison. On aurait dit un pendule humain condamné à osciller durant toute l'éternité. L'avenue étant pleine de monde, elle n'attirait pas l'attention. Ses mains agitées, pendaient le long de son corps, ses yeux ne quittaient pas le sol. Quelquefois elle s'arrêtait, se penchait, regardait dans le ruisseau...

Maynard se précipita dans sa chambre et de sa fenêtre la guetta. Il se sentait fasciné, craintif, triomphant, pitoyable, cruel. Mille émotions antagonistes déchiraient son cœur. Son cerveau était une fournaise. Il ouvrit le tiroir de sa table et jeta un coup d'œil sur son trésor. Puis il retourna à la fenêtre : la malheureuse regardait dans le vide, les yeux gonflés de colère et de désespoir. Il lui sembla même une fois que son regard fixait sa fenêtre — l'avait aperçu. Il baissa les rideaux.

Il se sentit possédé par un instinct satanique, meurtrier. Il releva les rideaux, prit la liasse de billets, se la mit sous les yeux et éclata de rire.

Une heure après, il revenait à lui ; il était tombé sur le parquet, dans un accès d'évanouissement. La liasse de billets était toujours dans sa main, qui la tenait serrée comme s'il se fût agi de crochets en acier.

Pareille faiblesse de sa part ? Était-ce possible ? Pourquoi cet évanouissement ? Il se sentit inondé par une immense vague de pitié à l'égard de cette inconnue. Les larmes ruisselaient de ses yeux, des sanglots le secouaient du haut en bas. Pleurerait-il sur cette femme ou sur lui-même ? Il l'ignorait. Il se regarda dans la glace, on aurait dit un revenant. Il retourna à la fenêtre : la femme n'était plus sur le trottoir. Il attendit cinq minutes : elle ne revint pas. Elle avait évidemment abandonné sa folle recherche.

Maynard pensa tout haut : « Je suis tout prêt à lui rendre l'argent ». Il glissa la liasse dans sa poche, tourna le coin de la rue, jeta un regard furtif à droite et à gauche. Elle n'était pas là. Était-il content ou mécontent ? Il l'ignorait lui-même. Il s'armât mathématiquement lui-même : « Menteur ! », puis s'en retourna à sa chambre.

XII
Il ne suffit pas de clamer que « son corps est à soi ». Cette affirmation est facile. Que veut-elle dire en définitive ? Une définition est nécessaire parce qu'il est facile à n'importe quel moraliste de bas aloi, au puritard le plus encroûté, de brandir cette expression et de s'en servir pour ses fins ténébreuses et rétrogrades.

Nous allons exposer ici ce que nous entendons par cette déclaration : « mon corps est à moi ». Nous nous plaçons au point de vue où nous nous sommes toujours situés : terre à terre, mécanistes ; en individualistes qui considérons l'au-delà, le monde spirituel, le monde moral, la résignation, la restriction, comme des fadaïses, comme des niaiseries, comme des contes de fées, comme un opium destiné à endormir les aspirations et les appétits de ceux que dévore la volonté de ne considérer la

affirmations ? Sur les phénomènes d'hypnose, de transe, et autres états seconds, sur les connaissances supranormales et les facultés métaphysiques. Or, tout cela est vraiment trop mal connu actuellement pour qu'on puisse asseoir sur de si fragiles données l'autorité d'une certitude. Une vague hypothèse serait à peine justifiée.

Il me semble beaucoup plus logique d'admettre — d'autant plus que toutes les connaissances supranormales pourraient trouver leur place dans le cadre de cette hypothèse — qu'il y a une seule mémoire, normalement subconsciente, et occasionnellement consciente. Tout notre passé est enregistré dans le subconscient, et se souvenir, c'est, si paradoxal que cela paraisse, oublier, à un moment donné, tout ce qui nous occupe à ce moment là, pour extraire du réservoir subconscient et faire surgir dans la conscience une connaissance passée. Opération qui peut d'ailleurs être automatique, sans le concours de la volonté, comme dans la rêverie. Or, si le subconscient avait enregistré des souvenirs dans des vies antérieures, je ne vois aucune raison pour que ces souvenirs, tout au moins les plus saillants, ne puissent être appelés à notre conscience, tout comme ceux, très lointains parfois, de la vie actuelle. Lorsque les théosophes nient la nécessité de cette souvenance, ils postulent, suivant leur habitude, cette négation, sans en donner de preuve, ni même de raison.

Quelques uns, il est vrai, prétendent se souvenir de vies antérieures. Mais, comme ceux qui n'ont pas la foi théosophique sont incapables de cet effort de mémoire, j'en conclus que ce n'est qu'une question de foi, d'auto-suggestion, et je classe cet argument avec celui des fantaisistes promeneurs dans l'astral.

En somme, aucun des arguments invoqués en faveur de la Réincarnation ne résiste à un examen impartial, et on peut en outre invoquer d'autres contre elle. (à suivre). E. FOURNIER.

vie comme valant la peine d'être vécue, qu'à la condition qu'elle soit une suite, un renouvellement, une création ininterrompue d'attractions et de jouissances plus sensuelles et plus enivrantes les unes que les autres. Il ne suffit pas aux individualistes de notre trempe de ne vouloir de paradis terrestre un état de sensations, de plaisirs, de joies dont la variation et l'intensité et le raffinement ne permettent pas d'imaginer qu'on en soit jamais blasé.

Certes — et on nous le répète quotidiennement, de droite à gauche — le corps est instrument de travail. Ceci est entendu. Nous nous en apercevons chaque jour. Dire que son corps est à soi signifie pour nous une évocation du travail considéré comme une peine ou une obligation sociale. Cette affirmation implique qu'aux heures de loisir, notre corps, totalement ou partiellement, sera considéré comme un outil, un facteur, un moyen destiné, aux risques et périls de chacun, à fournir toutes les émotions, toutes les perceptions, toutes les sensations dont son éducation l'aura rendu capable.

Le corps personnel n'appartient ni à la loi, ni à dieu, ni à l'église, ni à l'état, ni au milieu social, ni à l'ambiance sociale ; il n'est régi par aucun code, par aucun décalogue. Il appartient à son possesseur : la personne, le moi, l'unique.

C'est à la personne, au moi, à l'unique, d'en disposer, de s'en servir, de l'utiliser à sa guise, autrement dit selon son déterminisme, instinctif ou acquis. C'est à la personne d'user ou de mésuser de son corps comme elle l'entend, de son corps tout entier ou d'une partie quelconque de son corps, de le faire vibrer, résonner, réentendre comme un instrument de musique ; d'en jouer ou d'en faire jouer de la façon à en tirer le plus de plaisir ou le plus de volupté possible. Voilà ce que revendique l'individualiste à notre façon lorsqu'il proclame que son corps est « à lui ».

Mon corps est à moi devient notre corps est « à nous » lorsque la jouissance totale ou partielle du corps personnel ne peut être obtenue que par l'intervention ou l'aide d'autrui, à charge de réciprocité — quel que soit le genre de réciprocité demandée ou attendue — après entente conclue au préalable. C'est ainsi que l'utilisation du corps personnel, aux fins de volupté sensuelle, peut devenir objet d'association (comme il peut l'être aux fins de jouissance cérébrale ou d'utilisation musculaire, d'ailleurs).

Nous considérons que si nul n'a le droit de prescrire à autrui de quelle façon ou dans quelles conditions il lui est loisible de jouir ou de faire jouir de son corps —

nul non plus n'a le droit de lui interdire d'en jouir ou d'en faire jouir dans les conditions et de la façon qui lui agréent. Nul non plus n'a le droit de lui interdire de publier ses expériences à ce sujet. « La liberté individuelle » doit englober ces diverses facultés, ou elle n'est rien. Aucune considération tirée de la morale religieuse ou laïque, bourgeoise ou prolétarienne — morda de classe ou morale de parti — d'un contrat social imposé ou d'une tradition coutumière ou des mœurs sociétales, ne saurait prévaloir contre le droit incontesté et incontestable que possède l'unité humaine, le moi, l'unique, de disposer de son corps comme il lui convient, de son corps, de tout son corps ou d'une partie de son corps.

Un droit... sans devoir correspondant, bien sûr. Non point. Les individualistes à notre façon n'entendent point forcer autrui à tirer aucune jouissance de son corps, s'il n'en éprouve pas désir. Dans les cas où la poursuite ou l'obtention de la volupté est inséparable de l'association, où la jouissance est nécessairement plurielle, « notre » individualiste n'emploiera jamais la coercition. L'individualiste selon notre cœur expose, propose, persuade, fait appel à tous les arguments d'ordre sensuel et sensoriel qu'il est à même d'invoquer — il n'impose pas. Au cours de l'exécution d'un contrat d'association, il tiendra, y ayant souscrit de bonne foi, à ne pas être dupe ; ayant accepté les inconvénients, il se prévaudra des avantages ; mais c'est dans la pleine conscience de n'avoir obligé qui que ce soit à être son co-associé.

On n'a rien compris à nos thèses sur le sexualisme si on n'a pas assimilé ce point de vue matérialiste de la libre disposition corporelle.

Parmi nos revendications figure donc — et en bonne place — celle de la libre disposition de notre corps personnel, envisagée, en tout ou en partie, comme un simple et pur moyen de plaisir et de jouissance sensuelle. Cette libre disposition sous-entend liberté absolue d'offre et de demande ; liberté illimitée d'association des offrans et des demandants ; liberté complète de publicité, de recrutement, de communications.

Et là où l'hydre de la morale — morale publique, morale idéologique, morale des confesseurs, morale des conservateurs de l'ordre social, morale des bonzes avant-gardistes, morale des blancs becs arrière-gardistes — insuffisance mentale de tous les empêcheurs de danser en rond — s'avère tellement hostile à la conquête de cette revendication primordiale : — le droit à l'immoralisme (l'un des aspects de l'amoralisme), — ne reste-t-il pas la ruse ? La ruse, non pas comme adaptation — il est bon de le répéter — mais comme méthode de réalisation. — E. ARMAND.



Louis Guilloux : DOSSIER CONFIDENTIEL. (Ed. Bernard Grasset, 15 fr.)

J'ai lu avec une réelle émotion ce roman, qui fait souvenir, comme le dit la notice des Années d'apprentissage de Wilhelm Meister. C'est plus que l'histoire d'un Petit Chose, ce récit de l'enfance et de l'adolescence d'un être sensible qui voudrait s'évader de la famille, s'affranchir du milieu social où il vit incompris et solitaire, mais ne le peut. Il n'y a pas de place pour les purs en ce monde où l'hypocrisie et la rapacité dominent. Même l'amour !... Mais Raymond pouvait-il comprendre Lucie ?... Il me semble que les êtres comme Raymond devraient s'isoler en leur for intérieur, se condamner à ne rien voir, ni entendre, traverser la vie à pas feutrés, puisqu'ils ne veulent pas lutter pour s'affirmer... Au moment de s'abandonner au désespoir un fait se produit, étrange, et c'est en prison que les dernières pages de ce dossier s'écrivent. — E. A.

Armand Charpentier : CE QUE SERA LA GUERRE DES GAZ (André Delpeuch, éditeur ; 8 fr.)

Voici un livre clair, compréhensible pour tous et qui constitue un très bon moyen de propagande pacifiste.

Il est regrettable qu'à l'heure actuelle où le traité de Versailles, lourd de nombreux conflits, pèse tristement sur l'Europe, on entende riposter à ceux qui émettent la possibilité d'une guerre : « ne parlez plus de guerre, laissez-nous espérer la paix. » Et chacun de s'endormir dans la quiétude de ceux de 1912 qui ne voulaient pas voir que les machinations Deleassé-Poincaré nous amenaient fatalement à l'horrible boucherie qui dura 52 mois. C'est une démonstration courageuse de ce que sera la guerre chimique, qu'offre A. Charpentier, à ceux qui béatement attendent du ciel le salut, ou... les gaz asphyxiants. La documentation scientifique y est abondante, les rapports officiels sont cités, qui prouvent que partout la guerre des gaz est envisagée et préparée. Le public peut se rendre compte nettement que s'il permet à ses gouvernants de jouer encore avec sa vie, la prochaine guerre chimique portera sur la totalité des territoires et que la population civile sera exterminée. On frémit en lisant le récit des atroces souffrances dans lesquelles succomberont les humains et en constatant qu'aucun moyen de protection n'existera contre la barbarie déchainée.

Pourtant A. Charpentier tire des conclusions plutôt rassurantes après avoir poussé le cri d'alarme. Il pense que de l'excès de mal naît parfois le bien, et que, devant l'affreux suicide collectif que serait la tuerie future les nations renonceraient à se provoquer — les nations, c'est-à-dire les individus éclairés s'opposant à tous les gouvernants impérialistes. Les événements présents ne nous permettent guère pourtant d'être si optimistes, la veulerie des troupeaux est si flagrante ! Les groupes pacifistes feraient du bon travail en répandant ce sérieux volume qui éclairera certainement bien des esprits ignorants de la question. — G. P.

F. Engels : LUDWIG FEUERBACH et la fin de la philosophie classique (traduction, introduction et notes de Marcel Ollivier) ; Max Beer : HISTOIRE GÉNÉRALE DU SOCIALISME ET DES LUTTES SOCIALES, I. L'Antiquité (traduction de Pallemard de Marcel Ollivier. Ed. « Les Revues », 10 fr. 50 et 12 fr.)

D. Mikol : PROSPERITÉ AMÉRICAINE ET FORTISME, le point de vue d'un ouvrier américain (Ed. Groupe d'études anglaises, 1 fr. 25).

CAMILLE SPIESS, Ceux qui l'attaquent et Ceux qui le comprennent (supplément des Annales d'Hermétisme).

Stephen Mac Say : DU LOGIS DES SIECLES A L'HABITAT NORMAL (n° 87, mars 1930, de la « Brochure Mensuelle », rue de Bretagne, 39, Paris-3^e).

E. Lanti : LA LANGUE INTERNATIONALE, ce que tout militant ouvrier doit connaître de la question (Ed. Fédération espérantiste ouvrière, 3 fr. 50).

Luigi Galleani : Medaglioni, FIGURE E FIGURI (Ed. Biblioteca de l'Adunata dei Refrattari, 80 cents).

Isaac Puente : HIGIENE INDIVIDUAL O PRIVADA (n° VII de « Cuadernos de Cultura », Valenciana).

Paul Robin : DEGENERACION DE LA ESPECIE HUMANA, D^r R. Argués : EL PELIGRO VENEREO (Editorial Somo, Barcelona).

Diego Ramon : LA NINA ANGELICA, S. Beltran : EN PLENA LUZ, Federico Urales : AMOR HEROICO ; Valentin Obac : GLORIAS GUERRERAS ; Federica Montseny : PASIONARIA (n° 194 à 198 de la « Novela Ideal », Barcelona).

R. Ch. Darwin : DIE ENTWICKLUNG DER PRIESTERTUMS UND DER PRIESTERREICHE, Evolution de la prêtrise et de la domination sacerdotale (Ed. Theodor Weicher, Leipzig).

René Valfort : L'OBJECTION DE CONSCIENCE ET L'ESPRIT MAÇONNIQUE (Collection de documents maçonniques, 2 fr.).

PAROLES ET FAITS (Coopérative d'éditions franco-espagnole).

Manuel Devaldès : SPRZECIW SUMIENIA (L'Objection de Conscience), traduction polonaise d'Amelia Kurlandska (F. Hoesick, Varsovie, 2 zlotys 50).

Nous pensons qu'un milieu humain où LA CAMARADERIE AMOUREUSE serait réalisée conformément à nos thèses procurerait à ses constituants une sociabilité et une joie de vivre plus amples. Pour vous en rendre compte, procurez-vous la brochure ci-dessous, la première sur le sujet qui ait été éditée, et qui est une mise au point nécessaire, réplique aux critiques ou aux méinterprétations de bonne ou de mauvaise foi. E. Armand : LA CAMARADERIE AMOUREUSE ; 20 cent. franco.

Dans un journal du soir, il se précipita sur la colonne des « objets perdus et trouvés ». Un coup d'œil sur le titre et il déchira le journal en mille morceaux. Il sortit, acheta un autre journal. Ses mains tremblaient tout en parcourant la colonne, il trouva ce qu'il cherchait. Une annonce en petits caractères où s'épaulait toute une tragédie. « Les économies de toute une vie... », « une pauvre couturière... » Le nom de la femme était Lucie Perrin. Elle demeurait trois maisons plus loin que celle où habitait Maynard.

Maynard tenait les yeux fixés sur le journal, la bouche à demi ouverte. Des taches noires dansaient sur la page. Longtemps, il resta immobile, dans les ténèbres, comme quelqu'un en état de catalepsie. Qu'est-ce qui l'avait poussé à chercher cette annonce ? Et le débat de recommencer !

Sur un hémisphère du cerveau, il y avait gravé le mot : « voleur » ; sur l'autre, le mot : « renommée ».

Le lendemain matin, l'argent en poche, il se rendit à l'adresse indiquée dans l'annonce. Il grimpa tout en haut d'un bâtiment de quatre étages, obscur, nauséabond, délabré. Sur une porte, au fond d'un couloir, il aperçut le nom « Perrin », griffonné sur un morceau de papier collé sur la porte.

Il la contempla pendant un instant qui lui parut une éternité. Des larmes, derechef, lui vinrent aux yeux. Alors, dans un accès de colère qui l'étouffa presque, il frappa. Aucune réponse. Fallait-il frapper de nouveau ? Il s'en alla, revint à la porte. Ah ! cette porte ! on l'aurait dite de fer et ouvrant sur l'enfer !

Mme Perrin n'était pas chez elle. N'avait-elle pas accompli son devoir ? Que pouvait-elle faire davantage ? Le sort avait décidé. L'argent était à lui. Sa volonté était ballotée à chacun de ses mouvements. Il était un fétu dans un sirocco.

Il redescendit l'escalier lentement, posément, s'arrêtant à chaque étage. Était-elle réellement sortie ? Avait-elle réellement frappé à la porte ou n'était-ce qu'un effet de son imagination ? Il n'entendit aucun bruit et atteignit la rue, où il se trouva nez à nez avec Mme Perrin.

Leur rencontre ressemblait à celle de ces gens qui, dans la rue, jouent toute une comédie pour se croiser sans avoir l'air de se reconnaître, et n'y arrivent qu'après cinq ou six essais ridicules. Maynard trébucha et marmonnait entre ses dents. Elle semblait à peine l'avoir aperçu. Son regard était fixe, ses traits, tirés. Elle sem-

blait désespérément souffrant. Elle pénétra dans le vestibule. Il continua son chemin.

Des jours et des jours durant, Maynard hanta la maison où habitait Lucie Perrin. Il parcourait le trottoir qui la bordait, allant et venant, comme il l'avait vue faire lorsqu'elle cherchait son argent, il tournait le coin de la rue comme elle et de temps à autre, il se tordait les mains. Les gens du quartier finirent par le considérer comme un maniaque inoffensif.

Il aperçut une fois Mme Perrin sortant de la maison où elle demeurait. Elle était pâle, mince, marchait avec incertitude, tout comme lui. Il la suivit pendant quelques mètres et la perdit de vue, la foule l'avait engloutie.

Au bout de trois mois, l'argent se trouvait toujours dans le tiroir de la table de Maynard ; à côté de la liasse de billets se trouvait aussi le manuscrit de « L'Évolution et la Disparition finale de Dieu », deux jumeaux enterrés dans la même tombe.

A quarante-deux ans, Maynard était une épave mentale et physique. Cette intelligence — et jamais mécanisme plus délicat ne fut enchaîné en cerveau humain — était anéantie. Son corps était une loque ; sa plume ne répondait plus à ses pensées ; sa pensée n'obéissait plus à sa volonté.

Il était assis dans sa chambre. Minuit était passé. Il entendit l'horloge d'une église frapper deux coups. Il se leva de sa chaise, difficilement, ouvrit le tiroir de sa table. Il prit le manuscrit de son livre, le déchira en mille morceaux qu'il jeta dans le tout à l'égoût. Tandis qu'il veillait à ce que disparaît le fruit de tant de veilles, il murmura, s'adressant à lui-même : « Billy Maynard, voilà la première chose courageuse que tu aies accomplie ».

Une résolution soudaine s'empara de lui. Il prit les sept cent dollars et sortit.

Une tempête de neige s'était abattue sur la ville cette nuit-là, la pire de l'hiver. Il se trouvait partout de gros tas de neige et sur sa tête, c'était une sarabande de flocons blancs, chantant et sifflant.

Il se fraya un chemin, à travers les amas et les flocons de neige jusqu'à l'endroit où — autant qu'il pouvait s'en souvenir — un certain soir de novembre — comme c'était loin ! — il avait trouvé sept cents dollars, enfermés dans un portefeuille de femme, au cuir usé. Il enfouit la liasse dans un tas de neige et s'assit sur le pas d'une porte. Il y avait aussi peu de monde dans les rues qu'au Pôle.

Maynard ne quittait pas des yeux l'endroit où il avait enterré le trésor. Il se mit à éclater de rire : « un Eldorado dans un tas de neige ! » La chaleur commença à l'envahir. Les flocons avaient fini par former un palais de neige. Du haut de l'escalier, dont les marches étincelaient étrangement, il se voyait lisant un livre à une assemblée de grands penseurs. Il reconnaissait tous ses amis — d'Héraclite à Nietzsche. Comme leurs visages étaient clairs ! Comme ils applaudissaient à ses merveilleuses pensées ! Comme il était heureux ! Ce palais de neige était son Olympe.

Tout à coup, le Palais de glace disparut ; des millions de petits morceaux de papier, couverts de parties de mots, tombaient dans l'espace. Ils montaient, descendaient, tourbillonnaient, dansaient sous son nez, s'accrochaient à ses cheveux, emplissaient ses oreilles, muraient ses yeux et finalement ils disparurent transformés en une immense cataracte qui mugissait comme un millier de Niagaras.

Puis il aperçut Lucie Perrin. Elle était habillée de noir, elle parcourait lentement et méditativement une rue dont les trottoirs étaient d'or pur et brillaient comme des miroirs magiques. Sa chevelure était d'or, elle aussi, et tombait jusqu'à sa taille. « Mais pourquoi est-elle en noir ? » — se demandait Maynard — « elle marche sur de l'or, à présent, et il y a des diamants à ses doigts ».

Soudain s'ouvrit la partie du ciel qui s'étendait, au dessus de Lucie Perrin et Maynard aperçut, suspendu au zénith, un vieux portefeuille, un portefeuille usagé, aux pattes d'or. Il était ouvert et de ses profondeurs pleuvaient sur Lucie et Maynard des billets de banque de toute espèce. Ils tombaient plus vite que des flocons de neige. L'un et l'autre en eurent bientôt jusqu'au cou, mais la chute de billets ne s'arrêtait pas. Lucie avait disparu comme quelqu'un de submergé par une vague. Maynard commença à suffoquer et se débattit désespérément pour se débarrasser des dollars que les cieus déversaient sur lui.

Il y eut une explosion dans le ciel, puis tout retomba dans les ténèbres et le silence.

On aurait pris Maynard pour un homme de neige quand, à cinq heures du matin, le policeman le trouva, mort et rigide. — Benjamin DE CASSERES.

On sait qu'à notre époque, les communications avec l'autre monde sont d'une incroyable facilité; tables tournantes, écriture automatique, voyantes extralucides, cent inventions admirables permettent de converser quotidiennement avec les morts; grâce à l'ectoplasme, ces derniers arrivent à prendre forme humaine et se laissent photographier, mais plus rarement et dans une pièce ad hoc, cela se devine. Une religion des esprits s'est fondée, dont Allan Kardec fut le prophète, non l'inventeur; l'Antoinisme, né en Belgique, paraît sa succursale populaire. Mystères d'Égypte et de la sorcellerie, envoûtements, cartomanie, chiromancie, etc., ressuscitent sans retard; magie, cabale, astrologie et l'art de séparer le corps astral du corps physique troublent, parmi les occultistes, des partisans déclarés; la théosophie, mélange d'idées chrétiennes et bouddhistes, exerce une influence moralisatrice qui assure son succès. Hélas! ces expériences métaphysiques ont échoué de toute évidence; c'est à un effondrement qu'elles aboutissent, loin d'établir de façon scientifique l'existence de l'au-delà. À côté de bouffonneries sans nom ou d'adroites supercherries, il y a place pour des faits curieux; mouvements des tables, lectures de pensée, phénomènes télépathiques, etc. Mais ils s'expliquent sans recourir ni à l'âme ni à dieu; les énergies corporelles y suffisent et, si quelque obscurité parfois demeure, la cause en est dans notre ignorance, encore grande, des forces émises par le cerveau. Déjà la psychologie démontre que les messages d'ouïe-tombe émanent des vivants; l'inconscient du médium les engendre, ils en reflètent les connaissances et les désirs. Une télégraphie sans fil nerveuse, la télépathie, n'est rien d'autre; et des personnes entraînées, n'invokant point les esprits, opèrent la lecture de pensée grâce aux réactions organiques, inaperçues en général, mais qui accompagnent toute idée. Une aiguille, mue par un courant qui traverse le corps, décèle les plus secrètes émotions; et l'on peut mesurer très exactement la force imprimée par les assistants, à la table que soulèvent de prétendus trépassés. Bientôt la science achèvera d'expliquer les phénomènes mal étudiés qui devraient confondre les incroyants; dès aujourd'hui il appert qu'ils n'ont rien de surnaturel, rien qui relève de volontés extraterrestres. — L. BARBETTE



Souscription permanente. — A. G., 10, E. Spilthoorn, 9,50. Simonelli Stefano, 5, M. Dubreuil, 5. Anonyme, Allier, 10. J. Fouillade, 6,65. F. Joubert, 5. Mme Colombo, 10. V. Hillion, 5. E. Coupé, 20. J. Lamure, 5. Le Goff, 2,50. J. M. Fernandez, 20. M. Rey, 10. M. Pesch, 14,50. D. Louis, 5. P. Est, 25. A. Palau, 4,40. P. Malé, 5. H. Paillet, 2,15. Léon Marius, 10. M. Cuminal, 5. David Vaudey, 3. H. Varennes, 5. Gillet, 10. Botilde, 5. P. Voisset, 7,50. Pesté, 10. Collecte réunion Bd. Barbès, 35. Un fauché, 10. A. P., 3. Un anonyme, 2,50. Richard, 2,75. H. Saucias, 10. A. Morand, 10. A. Paris, 3. R. Mancel, 3. Grupo libertaria idista, 60. L. Normand, 2. Berger, 4,50. A. Alsina, 5. G. Dalaudière, 5. F. Le Gall, 5. L. Belloc, 2. P. Lévêque, 5. A. Hermann, 2. J. Scarcieriaux, 25. H. Anthore, 5. G. S., 50. Deux musiciens sympathisants, 25. E. Mornet, 5. A. Felgeirolles, 10. E. Duboc, 2. J. Estour, 5. L. Gilgoux, 5. A. Bailly, 5. E. Chassaigne, 10. A. Sully, 10. V. Czapek, 5. H. Humbert, 5. Henry Torrès, 100. H. Boivin, 20. E. Roche, 9,50. D. Guilhempe, 20. E. Luquet, 5. — Total arrêté au 24 mai: 778 fr. 45.

— Ne remettez pas à demain l'envoi de votre abonnement ou de votre souscription si notre travail vous plaît. Avez-vous jamais réfléchi que si tous ceux qui s'occupent de l'en dehors remettaient leur tâche à demain, il ne paraîtrait jamais. Qu'est l'effort nécessaire par l'envoi d'un mandat aux efforts qu'il faut fournir pour assurer rédaction, correction, administration, etc. ?

RENVOYÉZ-NOUS donc l'en dehors s'il ne vous plaît pas ou ne vous plaît plus, cela ne vous coûte rien; il suffit de remettre le numéro du journal au facteur, en écrivant sur la bande: refusé. Mais ne nous laissez pas vous présenter par la poste la quittance d'abonnement, que vous ne payez pas. Laissez ce procédé aux ennemis de l'en dehors et de nos thèses. Nos difficultés financières sont trop réelles pour qu'il nous faille supporter encore les frais de retour de recouvrements impayés. — E. A.

MISE EN GARDE: E. van Hyste, av. de Chambly, à Livry, a laissé revenir impayé et taxé notre traite postale paiement de 2 ans réabonnement, alors qu'il ne nous avait jamais refusé un seul exemplaire ni écrit un seul mot pour nous demander d'arrêter le service de l'en dehors. N'a même pas répondu à carte postale envoyée après retour de la traite. — Même observation pour L. Descarsin, 12, ch. du Château-Gaillard, Crosnes.

Toutes les lettres adressées au bureau de L'EN DEHORS à un nom AUTRE que celui de E. ARMAND doivent être suivies de la mention: « au bureau de « l'en dehors ». Nous ne sommes pas sûrs de recevoir celles qui ne sont pas accompagnées de cette indication.

IMPORTANT. — La liste ci-dessous comprend des noms d'abonnés « à l'essai » ou n'ayant pas renouvelé leur abonnement depuis plus d'un an. Si nous ne recevons rien d'eux d'ici une quinzaine de jours, nous leur ferons présenter par la poste une quittance de recouvrement pour les 1, 2 ou 3 années dues. Elle sera augmentée des frais, cela va sans dire, soit 2 fr. 50 par quittance.

Abonnements de 2 ans: F. Justeau, A. Gauthier, D. Dieu, C. Biron, A. Bourdin, A. Morand, Bourdin, A. Arrondeaux, J. Léon, C. Boullier, Delanoue, A. Deraze, L. Fournier, R. Desroches, Champault, A. Demantes, B. Harnaez, G. Durand, R. Gorera, J. Maure, J. Thieule, R. Gau, Andreux, J. Quintana, Noé, P. Bertrand, J. Vergès, X. Grunelsen, E. Dumontel, Deligny.

Abonnements d'un an: H. Mesnard, E. Coulon, F. Giraut, G. Gentil, H. van Pée, Lagarde, H. Bousquet, H. Miguet, M. Bloch, P. Weber, C. Fantine,



ENTENTE ANARCHISTE

PARIS. — LES LECTEURS DE L'EN DEHORS se réunissent le 2^e et le 4^e lundi du mois, au premier, au bar, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (mètre Marcadet ou Poissonniers).

Dimanche 8 juin: JOURNÉE DE PLEIN AIR EN BANLIEUE.

Lundi 9 juin: Gérard de Lacaze-Duthiers: Où en est Glozel? Lundi 23 juin: E. Armand: De quelques « extravagances » rapprochées à l'en dehors, etc.

Dimanche et lundi 13 et 14 juillet: JOURNÉES DE PLEIN AIR EN BANLIEUE.

Lundi 14 juillet: Pas de réunion au bar du boulevard Barbès.

Lundi 28 juillet: E. Armand et Ixigrec: Discussion contradictoire sur les colonies communistes et coopératives et certaines thèses y ayant rapport.

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le deuxième et le quatrième lundi du mois, à partir de 15 heures jusqu'à 18 heures, à la même adresse.

Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

CLUB ANARCHISTE D'ÉTUDE. — Réunions tous les mercredis à 8 h. 30, salle Fargette, 23, rue des Fontaines (mètre Arts et Métiers): 4 juin, A. Mesclou: La charte économique du monde.

LE HAVRE. — Groupe d'études sociales, cercle Franklin, 2^e étage, mercredi 21 mai, à 8 h. 30. Suis-je utile ou nuisible au mouvement libertaire du Havre? par Raymond Lachèvre.

TOULOUSE. — Amis de l'en dehors, région toulousaine, réunion 1^{er} et 3^e dimanche du mois à 3 heures, café Borios, Arcades, place du Capitole, — prochaine réunion 18 mai. Adhésions et renseignements: J. P. Sleurac, rue St-Jérôme 16, Toulouse.

ORLEANS. — Compagnons et amis de « l'en dehors ». — Réunion le 1^{er} vendredi du mois, au bureau de l'en dehors, 22, cité Saint-Joseph.

ORLEANS. — Nos amis rencontreront E. Armand le samedi de 11 h. 30 à 13 h., au bureau du journal, 22, cité St-Joseph (la cité St-Joseph débouche entre les numéros 66 et 68 du boulevard Châteaudun). — Il est mieux de prévenir de sa visite.

— Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND, sans aucune indication de prénom.

NOUS PREVENONS ceux qui seraient disposés à le faire que nous ne nous chargeons d'aucune commission ni pour A. Barbé, ni pour LE SEMEUR, de Falaise. Je ne veux entretenir aucune relation avec le responsable d'un journal qui me laisse diffamer et attaquer nominativement dans sa feuille, mais interdit la réponse. — E. A.

A BARBÉ: il ne s'agit pas de « mesquineries », mais, si tu peux comprendre, de principes. Même posséderais-tu de gros intérêts dans cette entreprise, que tu es inexcusable de ne pas insérer la riposte à l'attaque, puisque tu sais très bien que le riposteur ne profitera pas du droit de réponse que lui octroie la loi sur la presse. Et au point de vue de la camaraderie personnelle, je maintiens de ce moment que je ne m'occupe pas de tes démêlés ou contrats avec tes gérants ou employés, tu n'as pas à t'immiscer dans mes transactions avec mes éditeurs ou dépositaires. Tu n'as pas à te mêler de ce qui ne te regarde pas, voilà le principe individualiste.

Personne ne te diffamait ici ni « te cherchait ». Personne ne s'occupait ici de la propagande du Semeur, de ses thèses, des idées qu'il défend, etc. J'ai même refusé des mises au point te concernant personnellement. Tu fais figure d'agresseur, inconséquent avec les thèses que tu professes. Libre à toi d'appeler ça des « mesquineries »; libre à moi d'envisager sérieusement les rapports entre propagandistes anarchistes. — E. A.

DON JUAN: N'insérons pas, Nous savons aussi bien que toi que pareils articles sont dictés par la rancune que son auteur nourrit à mon égard personnel et qu'il se sert des thèses de l'en dehors pour l'assouvir. Mais que penser de la mentalité du rédacteur de la feuille qui insère ça? Nous avons bien ri de ta « politique du coup de pied au cul... » Tu as raison, ça ne vaut pas autre chose. — E. A.

— PRIÈRE à tous ceux qui nous écrivent une lettre réclamant réponse de joindre un timbre-poste.

Léon Marius BERGER demande nouvelles de Pol Manyha.

NOUS désirons connaître éditeur et prix ouvrage traitant de l'origine et donnant hypothèses sur la formation des éléments contenus dans la mer, sels, bases, métaux et métalloïdes. Pressé.

VÉGÉTARIEN dés. f. conn. habitants ses Alpes-Maritimes pour former groupement de combat contre la jalousie sexuelle et l'exclusivisme en amour. — Howen, boulevard de la Madeleine 47, Nice.

HOWEN: Ayant affranchi un enveloppe à 10 centimes, nous avons dû payer 80 centimes de taxe, ce qui n'a rien d'agréable.

CL. VANDEMBORGHE, CARQUET, A. PINARD, BONVALET. — Journal revient: « parti sans adresse ».

PHILOSOPHIE DE LA PRÉHISTOIRE (Introduction à la Philosophie de l'Histoire) par Gérard de Lacaze-Duthiers. — Préfaces de Han Ryner et de J.-H. Rosny Aîné.

TOME PREMIER (à paraître fin juillet 1930). Volume in-8° d'environ 500 pages. Prix: 20 francs (25 francs par la poste). — Cet ouvrage, étant publié dans un but exclusif de propagande scientifique, et l'auteur n'en retirant aucun bénéfice, ce dernier voudrait du moins être en mesure d'en régler les frais d'impression qui se montent à une somme assez élevée. Il prie donc ses amis connus ou inconnus de bien vouloir faire parvenir sans retard le montant de leur souscription au TOME PREMIER à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

N.-B. — Les anciens souscripteurs voudront bien nous indiquer leur changement d'adresse et compléter jusqu'à concurrence de 20 francs (25 francs par la poste), le montant de leur souscription.

REÇU POUR « LA PHILOSOPHIE DE LA PRÉHISTOIRE » (5^e liste): J. M. Fernandez (2 vol.), 50; P. Estaque, 5; A. Palau, 25; M. Cuminal, 25; M. Imbard, 15.

Service de Librairie

SUR NOS ÉDITIONS, nous faisons 30 % de remise à partir de 25 exemplaires du même titre, ou 25 % à partir de 100 exemplaires du même titre. Pour les brochures ou volumes publiés par D'AUTRES ÉDITEURS, un délai de quelques jours est nécessaire pour l'expédition des volumes, mais NOUS NE GARANTISSONS PAS LES PRIX INDICQUÉS. Dans tous les cas, joindre le montant de l'envoi à la commande.

NOS ÉDITIONS

Table listing various books and brochures with prices in francs. Includes titles like 'Fleurs de solitude', 'Ainsi chantait un an dehors', 'L'Initiation individualiste anarchiste', etc.

Quelques Ouvrages Sexologiques:

Table listing sexological works with prices in francs. Includes titles like 'Lois du Libre Amour', 'L'Éducation sexuelle', 'Le Sexe androgyne ou divin', etc.

Croquisnoles

Le nudisme anecdotique.

Sur le chemin de Pithiviers à Bondaroy, ces temps-ci, un homme se montrait nu, tout nu, tel Hassan, de Namouna, « nu comme la main, nu comme un mur d'église, nu comme le discours d'un académicien ». A noter que pour se promener tout nu par la température que nous subissons, il faut un courage que ne possède pas maint nudiste officiel et je ne comprends pas non plus pourquoi on qualifie de « triste personnage » ce nudiste hors-cadre: il me semble qu'il faut, au contraire, un robuste optimisme pour se montrer tout nu à ses contemporains. Mais ce n'est pas tout; la fin du communiqué du journal local qui relate l'arrestation de cet enfant de la nature me laisse rêveur: « Voilà donc les usagers de ce pittoresque chemin rassurés ». Je conçois qu'on soit rassuré parce que d'un chemin pittoresque sont évincés gendarmes, gardes champêtres ou autres enlaidisseurs en uniforme ou en bourgeois, mais un homme tout nu, est-ce que cela n'ajoute pas à la fantaisie du paysage? A moins que le journal en question n'ait voulu dire que les anatomies des usagers mûles dudit chemin ne pouvaient supporter la comparaison avec celle de l'homme à poil? On est toujours rassuré quand la concurrence disparaît! — CAN-DIDE.

LES LANGUES AUXILIAIRES

Table listing auxiliary languages and their prices. Includes 'Petit manuel complet en 10 leçons', 'Ezerarco', 'Vocabulaire usuel et grammair', etc.

LES LOUPS DANS LA VILLE

par E. ARMAND, pièce en 4 actes, tirée à un nombre restreint d'exemplaires: 3 fr. 50 (franco et recommandé: 4 fr. 10).

Quelques appréciations:

La maison d'éditions Mundo Latino de Madrid a mis en vente il y a peu de temps une nouvelle édition en espagnol, de CHEZ LES LOUPS, d'André Lorulot. Il n'est pas question ici de faire une critique d'un livre suffisamment connu et dont les commentaires ont fait couler assez d'encre. Mais on peut bien établir un parallèle avec un autre livre, récemment publié, dont l'auteur est E. Armand et qui est intitulé LES LOUPS DANS LA VILLE. Comme on peut s'en rendre compte, ne serait-ce que par le titre, le sujet prête à ressemblance. Les deux livres parlent de loups. Il semble que ces auteurs justifient la phrase de Plaute, reprise plus tard par Hobbes: Homo homini lupus — « l'homme est un loup pour l'homme ».

Cependant, il y a une notable différence entre le livre de A. Lorulot et celui d'E. Armand. Le premier est desolant: il ne laisse rien ou presque rien de l'anarchisme. Il le submerge dans la malice, la malice sauvage des uns; la lâcheté, la faiblesse, le pessimisme et l'indifférence des autres. Le second, sans chercher à nuire, sans pousser les choses à l'extrême, expose le mal qui ronge et qui s'introduit de tous côtés. Les « loups » qui pénètrent parfois dans l'anarchisme et y sèment la confusion, sont des causes de déconsidération et font que la propagande rétrograde quelque peu. Mais ils n'arrivent pas à corrompre l'anarchisme: l'impulsivité vers ce qui est bien, les aspirations éthiques de l'Idéal triomphent des morbidités qui pénètrent en son sein.

L'œuvre d'E. Armand est un drame en quatre actes dont voici l'argument schématisé. A Paris, un petit noyau de camarades anarchistes, doué d'une capacité de propagande peu commune et d'une volonté indomptable pour la diffusion de leurs idées, se trouvent préoccupés du manque des moyens économiques qui leur permettraient de mettre leurs projets en pratique. Jusqu'au moment où grâce à l'intervention d'autres camarades, fabricants de faux billets de banque, ils croient avoir résolu le problème.

Les falsificateurs de ces billets remettent une somme déterminée, à des intervalles convenus, à l'un des membres du groupe consacré à la propagande. Or, parmi eux se trouve un individu dont le tempérament se montre propice à la corruption, préparé aux vices de la société bourgeoise. Roulant sur la pente de la dégradation, il trompe ses camarades, dépensant en orgies de lupanar l'argent qu'on lui confie pour la propagande. Il finit par les dénoncer.

Comme toute œuvre de fiction, celle-ci nous fait réfléchir à la réalité. Or, la réalité nous montre que parmi les libertaires, il y a de prétendus anarchistes, qui ne le demeurent que tant qu'ils ne trouvent pas de possibilité de s'embourgeoiser.

Ces individus, tels des germes pathogènes, possèdent une prédisposition manifeste au dénigrement. Avant qu'ils en arrivent à commettre quelque trahison, il conviendrait d'essayer de les convaincre, de leur démontrer leur fausse position morale. Si l'on ne peut y parvenir, se garder de toute amitié avec eux et les laisser en dehors de toute intervention dans les idées. — Evelio G. FONTAURA (Despertad, Vigo).

LE PHALANSTÈRE PHILIPPE va organiser pour juillet-août-septembre, un camping naturaliste dans un cadre merveilleux, grand domaine montagnard de la région d'Als. Les sympathisants seront admis moyennant une pension minime. Le nombre des places étant limité, s'inscrire pour dates et conditions chez Philippe, 65, rue de Vanves, Paris-14^e.

Diffusion de « l'en dehors » et de ses éditions. Les éditions de « l'en dehors » sont en vente à la Librairie Jean CLAR, 27, rue Eugène-Sue Paris-XVIII^e, et à la LIBRAIRIE DE LA BROCHURE MENSUELLE, rue de Bretagne, 39, Paris III^e, qui reçoit également les abonnements.

Ce numéro est tiré à 6.000 exemplaires. Le prochain numéro sera daté mi-juin.

Le Gérant: O. DUCAUROY. Imp. Coop. « La Laborieuse », 7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS. Téléphone: 33-09.